

| AVRIL, MAI, JUIN 2015

Nissan, Iyar, Sivan,
Tamouz 5775

Kaminando i Avlando

.13



Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

03 *Avlando kon
Rafael et
Renato Kamhi*
— SARAH SANCHEZ
ET FRANÇOIS AZAR

13 *Victoria
Kamhi, un
destin musical*
— AVRAM MIZRAHI

22 *Djudyo,
la langue
retrouvée*
— SABINE
BOROWSKI TEPPER

26 *Ken fueron
los primeros
Djudios ?*
— JUDIT HADJES
ET MATILDA
KOEN-SARANO

28 *Para melder*
— ARIANE
EGO-CHEVASSU ET
FRANÇOIS AZAR

L'édito

La rédaction

1. *Nona* : grand-mère, *nono* : grand-père en judéo-espagnol.

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir une *nona* ou un *nono*¹ judéo-espagnols. Le monde sépharade est passé en un siècle d'une culture léguée sur le mode de la tradition à une culture d'élection. Les chemins de la transmission passent de plus en plus par la volonté personnelle de se réapproprier des racines d'autant plus captivantes qu'elles sont fragiles. Ce sont autant de démarches, de recherches, de projets individuels qu'il convient de soutenir et de réunir. En ce sens, ce que le monde judéo-espagnol a perdu en cohésion, il l'a gagné en créativité. Malgré les discours alarmistes, le patrimoine judéo-espagnol n'a sans doute jamais été autant célébré, publié et chanté à travers le monde.

L'université d'été judéo-espagnole à Paris qui fêtera cette année sa troisième édition sera l'occasion de s'en rendre compte. Pendant une semaine, du 5 au 10 juillet, vous pourrez venir apprendre mais aussi chanter, dessiner, cuisiner, danser au rythme de la langue et de la culture judéo-espagnole. Autant d'occasions de rencontres et de projets inédits !

Un mois auparavant, le jeudi 11 juin, le Festival des cultures juives nous offre pour la première fois l'opportunité d'une journée judéo-espagnole organisée par Aki Estamos les amis de la Lettre Sépharade en partenariat avec l'Institut Cervantès de Paris. Elle se clôturera à l'espace Rachi par un concert du groupe Gerineldo venu spécialement du Canada.

La musique est également au cœur de ce numéro de *Kaminando i Avlando*. Les Kamhi nous initient à la tradition musicale sépharade de Bosnie à travers deux générations de musiciens. Une vocation musicale

que la pianiste Victoria Kamhi a ressentie très jeune à Istanbul et qui ne l'a plus quittée. Son nom est indéfectiblement lié au compositeur Joaquín Rodrigo dont elle a été la muse, l'épouse, la compagne de tous les instants.

Nous vous proposons également de revisiter certains livres de référence du monde judéo-espagnol. Ariane Ego-Chevassu ouvre cette nouvelle chronique avec le premier tome des Mémoires d'Elias Canetti, *La langue sauvée*. Elias Canetti est le cousin de Victoria Kamhi. Comme elle, il a grandi au sein d'une famille très judéo-espagnole avant de faire du monde des Lettres sa nouvelle patrie. De *La langue sauvée* à *La langue retrouvée* il n'y a qu'un pas que franchit Sabine Borowski Tepper dans un texte très personnel où elle évoque la mémoire retrouvée du djudo, la « langue maternelle de sa mère », et la démarche qu'elle a entreprise pour se réapproprier cette langue. Il suffit parfois de quelques mots saisis au vol pour que nous retrouvions ce que nous ne savions même pas avoir perdu !

Nous vous souhaitons bonne lecture de ce nouveau *Kaminando i Avlando* et vous proposons de le faire connaître autour de vous. Il pourrait très certainement intéresser certains descendants de familles judéo-espagnoles, coupés aujourd'hui de leurs racines mais qui en ont, peut-être inconsciemment, une certaine nostalgie. Nous en avons des exemples fréquents. Nous l'enverrons donc très volontiers, par mail ou par la poste, à tous ceux dont vous voudrez bien nous donner les coordonnées. Et nous vous suggérons aussi de penser à renouveler votre adhésion pour 2015, si vous ne l'avez pas encore fait.

Ke haber del mundo ?

La culture judéo-espagnole suscite de plus en plus d'initiatives, tout particulièrement en Espagne, comme on le verra ici. À cet égard, Aki Estamos – Les Amis de la Lettre Sépharade tient à remercier chaleureusement Liliana et Marcelo Benveniste qui font un travail remarquable pour recueillir et diffuser, dans la revue numérique eSefarad qu'ils ont créée, les informations relatives aux manifestations de tous ordres concernant la culture judéo-espagnole à travers le monde. Nous leur devons une partie importante des nouvelles que nous avons réunies dans ces Haberes.

En Espagne – Saragosse

**06.04
> 11.04**

Le patrimoine immatériel sépharade

Les troisièmes journées dédiées à la culture et au patrimoine immatériel sépharades se tiendront du 6 au 11 avril 2015 à Saragosse (Centro Joaquín Roncal). Parmi les sujets qui seront traités notons : « Les Juifs en Espagne, hier aujourd'hui et demain » par Carolina Aisen directrice de la Fédération des communautés juives d'Espagne, l'humour « sépharade » dans les Balkans par Marcel Israël, ancien président des Sépharades de Bulgarie et mythes et légendes relatifs aux Juifs en Espagne.

En Espagne – Lorca

**10.03
> 30.05**



L'exposition Lucs de Sefarad

L'importante exposition « Lumières de Sefarad » (Luces de Sefarad) qui réunit les 75 principales pièces archéologiques de l'antique *djuderia* de Lorca (Espagne) est installée depuis le 10 mars à Madrid au Centre Sefarad Israël où elle demeurera jusqu'au 30 mai.

Elle présente des lampes rituelles à sept branches et à huit branches, divers autres objets (bagues, dés à coudre, etc.), ainsi que des documents datant du XV^e siècle découverts dans l'ancien quartier juif de Lorca.

En Espagne – Cordoue

**08.04
> 10.04**

Un Congrès international sur les Judéo-convers.

À Cordoue, se réunira du 8 au 10 avril 2015 un congrès international qui traitera des Judéo-convers dans la monarchie espagnole. Histoire, littérature, patrimoine.

Contact Dr. Santiago Otero Mondéjar
congresoconversos2015@gmail.com

En Espagne – Tolède

**08, 15
& 22.04**

Les Trois cultures dans le Tolède médiéval

Pour offrir de nouveaux points de vue et de nouvelles perspectives sur les relations entre les trois grandes religions pendant le Moyen Âge, l'association Tulaytula organise à Tolède un cycle de conférences. Elles traiteront notamment de la situation sociale et de l'influence des minorités juives et chrétiennes d'Al-Andalus en général et de Tolède en particulier avant la Reconquête de la ville.

En Espagne – Avila

**27.04
> 28.04**

Cumbre Mundial Erensy Sefardi

À l'initiative du Centre Sefarad-Israël de Madrid, les 27 et 28 avril prochains se tiendra, à Avila, la *Cumbre Mundial Erensy Sefardi*. Il s'agit d'une réunion internationale des représentants de plus de 40 communautés judéo-espagnoles qui viendront du monde entier, et notamment d'Australie, des États-Unis, du Canada, du Pérou, du Maroc, et de France aussi, bien sûr, avec notamment la présence d'Aki Estamos – AALS.

Après Sofia en 2011 et Istanbul en 2013, l'événement se déroulera pour la première fois en Espagne. Le choix d'Avila tient au riche passé sépharade de la ville et surtout au fait que 2015 est l'année du cinq centième anniversaire de la naissance de Thérèse d'Avila qui était descendante d'une famille sépharade.

La *Cumbre* s'est donné pour objectif de sauvegarder la culture judéo-espagnole et de resserrer les liens entre l'Espagne et les communautés sépharades. Le programme sera complété par un concert de Liliana Benveniste et Karen Sarhon, par une exposition itinérante sur les Sépharades à travers le monde et par un séminaire sur la Kabbale et le mysticisme.

Dernière minute

Aurélie Mossé, adhérente d'Aki Estamos – Les amis de la Lettre Sépharade a soutenu brillamment sa thèse de doctorat le 20 mars 2015 à Copenhague sur le design textile [cf. *Kaminando i Avlando 07*]. Nous lui adressons nos très chaleureuses félicitations.

En France – Paris

04.06

Journée d'études à l'Inalco

« Proverbes juifs de la Péninsule ibérique au Moyen Âge et proverbes judéo-espagnols » tel est le thème de la journée d'études qui se déroulera à l'Inalco, 2 rue de Lille, Paris 6^{ème} le 4 juin prochain.

Programme provisoire :

M. Conca & J. Guia (université de Valencia) Criterios para una edición comprensiva del *Llibre de paraules e dits de savis e filòsofs*, de Jafudà Bonsenyor;

M. Itzhaki (Inalco Paris) Proverbes choisis de maqamat 44 & 45 d'Alharizi : étude des sources et analyse comparée;

A. Salvatierra (université de Granada) Dichos griegos en boca de un « demonio » : Un debate sobre comida y salud en el *Libro de los entretenimientos* de Yosef Ibn Zabarra;

M. Haro El legado sapiencial judío en *Palabras breves : dichos de sabios*;

M.-J. Lacarra (université Zaragoza) Los proverbios en la *Disciplina clericalis* y su pervivencia en la literatura castellana medieval;

J.-P. Rothschild (IRHT / EPHE Paris) Le manuscrit hébreu des *Disticha Catonis*;

G. Coppola (Inalco Paris) Sources philosophiques du chapitre sur l'amitié du Miv'har ha-Peninim;

H. Ishai (université Ben Gurion – Israel) Between « Proverbs » and « The Son of Proverbs »;

A. Boukail (université Jijel – Algérie) Études descriptives des proverbes dans le livre *al-Muhāharawa al-Mudhākara* de Moshe Ben Ezra;

S. Giménez (Inalco) Le proverbe judéo-espagnol de I. S. Revah;

M. C. Varol (Inalco) Le proverbe juif de la péninsule ibérique dans le proverbe judéo-espagnol.

En France – Paris

20.04

Ma vie pour le judéo-espagnol

Le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme organise une rencontre avec Haim Vidal Sephiha le 20 avril à l'occasion de la parution de son ouvrage *Ma vie pour le judéo-espagnol. La langue de ma mère* (éditions Le Bord de l'eau, 2015). En présence de l'auteur.



Aux États-Unis – New-York

14.04 > 15.05

Un cours à Manhattan sur l'Espagne et Maïmonide

L'Espagne, Maimonide et sa turbulente époque, tel est le sujet d'une série de cours qui seront donnés au Centre communautaire juif de Manhattan du 14 avril au 5 mai par Andrée Aelion Brooks, ancienne journaliste au New York Times. Ces cours sont co-sponsorisés par l'American Sephardi Federation.

08, 14, 22, & 26.06

Première mondiale Une adaptation sépharade du *Marchand de Venise* de Shakespeare

L'American Sephardi Fédération présentera les 8, 14, 22 et 26 juin au Centre pour l'Histoire juive de New-York, en première mondiale, la célèbre pièce de William Shakespeare le *Marchand de Venise* dans une adaptation judéo-espagnole avec David Serero bariton et acteur dans le rôle de Shylock.

Aux États-Unis – Miami

19.07 > 21.07

La 25^{ème} conférence annuelle de la société des Études crypto juives se réunira du 19 au 21 juillet prochain à Miami en Floride, sous la présidence d'Ainsley Cohen Henriques ancien président de la United Congregation of Israelites à Kingston (Jamaïque).

Informations auprès de **Matthew Warshawski** warshaws@up.edu / www.cryptojews.com

En Argentine – Buenos Aires

15.08 > 16.08

Sixième symposium CIDISCEF

Le sixième symposium d'études sépharades organisé par le CIDISCEF et l'université Maimonides se tiendra à Buenos Aires les 15 et 16 août 2015. Un appel à communications sur les différents thèmes et aspects de la culture sépharade à toutes les époques est lancé.

Les projets devront parvenir avant le 31 mai 2015 à l'adresse cidicsef@gmail.com

Avlando kon...

Rafael et Renato Kamhi

Rafael et Nada Kamhi avec leurs enfants Renato et Rachel. Sarajevo 5 avril 1987.

**Entretien conduit
par Sarah Sanchez et François Azar
le 9 février 2015 à Paris**

Rafael Kamhi et son fils Renato sont issus de la communauté sépharade de Sarajevo. La Shoah puis la guerre civile de 1992 ont failli anéantir cette communauté judéo-espagnole, rendue célèbre par la découverte, à la fin du XIX^e siècle, d'une exceptionnelle haggadah médiévale venue d'Espagne. Les Kamhi cultivent depuis plusieurs générations la tradition musicale sépharade. Elle a facilité leur intégration en France dans les années 1990 et reste au cœur de leur vie professionnelle et familiale.

Quelles sont les origines de votre famille ?

Rafael : Nous sommes originaires de Sarajevo. D'après les recherches entreprises par mon frère Moreno, notre famille serait venue de Tolède en Bosnie mais ce parcours je ne le connais évidemment pas. Ils sont probablement arrivés en Bosnie au XVI^e siècle ou au XVII^e siècle puisque les premières traces d'une communauté sépharade à Sarajevo remontent à 1565.



Rafaël et son
frère aîné
Moreno avec
leurs parents
Rahela dite

«Cina» et son
mari David
Kamhi vers
1954 sur la côte
Dalmate.



Sarajevo faisait alors partie de l'Empire ottoman. Les Juifs y étaient bien accueillis car les Ottomans manquaient de médecins, de pharmaciens, d'artisans.

Le nom de jeune fille de ma mère est Finzi et les Finzi ont sans doute aussi une origine sépharade mais ce nom se rencontre également en Italie dès le XI^e siècle.

Votre nom de famille a un sens en hébreu ?

Rafael : Kamhi vient de l'hébreu « Kemakh – קמח » qui signifie la farine et on suppose que nos ancêtres exerçaient un métier en rapport avec la farine ou le pain. En Israël, il se prononce aussi Kimhi. De façon amusante, j'ai appris que la racine du nom Kamhi a donné Camus en français.

Toute votre famille vient de Bosnie. Comment s'est passée votre jeunesse ?

Rafael : Ce sont des souvenirs très heureux. C'était vraiment un pays de rêve. J'étais jeune, j'ai fondé ma famille, on avait beaucoup de perspectives avant que la guerre n'y mette un terme.

La communauté juive était très active pendant ma jeunesse. On célébrait toutes les fêtes de Pourim, de Hanouka et, en tant qu'enfant, j'y participais. Il existait des communautés différentes à Sarajevo, à Zagreb, à Belgrade, à Skopje, à Ljubljana mais les jeunes se connaissaient tous car, pendant l'été, on fréquentait un centre de vacances organisé, au bord de la mer, par la communauté juive de Belgrade et l'Union des communautés juives de Yougoslavie. Je me souviens en particulier des étés à Mali Zaton près de Dubrovnik, à Cres sur une île et à Pirovac près de Zadar en Croatie.

La communauté juive d'ex-Yougoslavie était sépharade mais il y avait aussi des ashkénazes ?

Rafael : Ils sont venus après le Congrès de Berlin en 1878 qui a rattaché la Bosnie à l'Empire austro-hongrois. Ils parlaient le yiddish, mais ils se sont vite intégrés. On faisait des blagues, « Qui sont les meilleurs amis des Juifs ? Ce sont les Ashkénazes ».

C'est à leur initiative que l'on a créé en 1892 l'association caritative et culturelle La Benevolencija.

Est-ce que le judéo-espagnol était encore parlé dans ton enfance ?

Rafael : Pas beaucoup mais je me rappelle avoir retenu quelques mots lorsque mes parents parlaient entre eux. Quand je faisais quelque chose qui n'était pas bien, mon père n'était pas content. Il voulait me punir et ma mère disait « deshalud » ce qui veut dire « laisse-le tranquille ». Je ne connaissais pas exactement la traduction, mais je sentais que c'était quelque chose de positif. Ensuite il y avait « par atras » (littéralement, « en arrière », qui signifiait « ce n'est pas vrai »). Si l'on me racontait une histoire et que je demandais est-ce que c'est vrai ? On répondait « oui, par atras » ce qui veut dire « oui, mais pas pour de vrai ». J'ai appris que mon grand-père paternel, Moïse (surnommé Mochehay), qui avait un caractère joyeux, a recueilli des chansons en judéo-espagnol, et qu'il chantait des *romances*.

Donc il y avait déjà une tradition musicale dans la famille ?

Rafael : En effet, et mon père jouait du cor dans l'orchestre de cuivres de l'association culturelle juive « Matatia » à Sarajevo, avant l'invasion allemande.

Est-ce que vous avez des souvenirs en dehors de la langue, par exemple de la cuisine ?

Rafael : Je me rappelle les dimanches matin où je me réveillais avec l'odeur des *boicus*. Ce sont de petits pains que ma mère préparait et aussi des *pastels*, *pastelicus*, *borequitus*. C'étaient vraiment les délices de cette époque ! Dans la communauté juive, pour les grandes fêtes comme Pourim, on organisait un buffet avec toutes les spécialités de la cuisine sépharade.

Et toi Renato, tu as des souvenirs un peu semblables ou bien c'était déjà plus effacé, la langue par exemple ?

Renato : Je ne connais pas du tout le judéo-espagnol. Je me souviens que le week-end nous avions des cours d'hébreu à la communauté juive. On nous apprenait quelques bases et cela se limitait à une dizaine de gamins qui se retrouvaient pour jouer au ping-pong. On n'allait pas à la synagogue, on n'avait pas de rabbin dans mon souvenir.

Rafael : A mon époque les anciens se rendaient à la synagogue pour le Shabbat mais pas les jeunes.

Renato : Je pense qu'en raison des traumatismes de la Seconde Guerre mondiale, la dimension religieuse s'est perdue tout comme la langue.

Toi-même, Renato, tu n'as pas connu tes grands-parents ?

Renato : J'ai seulement une photo où mon grand-père me tient dans ses bras, puisqu'il est décédé quand j'avais un an. Ma grand-mère paternelle, je ne l'ai pas connue ; elle est décédée assez jeune.

Rafael : De mon côté, je n'ai connu aucun de mes grands-parents, pas même en photo, à cause de la guerre.

Comment votre famille a-t-elle traversé la Seconde Guerre mondiale ?

Rafael : Cela a été un désastre. Mes parents ont été arrêtés par les nazis alors qu'ils fuyaient Sarajevo avec mon frère aîné qui venait de naître. Ils ont été déportés à Bergen-Belsen.

Ils ont eu la chance de survivre in extremis ?

Renato : À la fin de la guerre, ils se sont trouvés dans un train qui devait les transférer dans un autre camp avec des survivants, mais le train a heureusement été arrêté par l'armée russe.

Rafael : Malheureusement mes grands-parents ont été assassinés comme 80 % de la communauté juive yougoslave pendant la guerre. Il y avait avant-guerre à Sarajevo environ 12 000 Juifs sur une population de 60 000 habitants. Seuls quelques centaines ont survécu.

Est-ce qu'il y avait des métiers traditionnels dans la communauté juive ?

Rafael : Il y avait des médecins, des pharmaciens, des ingénieurs, des employés administratifs. Mon père travaillait dans les chemins de fer et ma mère dans une entreprise d'alimentation. En ce qui me concerne, j'ai fini mes études à l'Elektrotehnički Fakultet¹ à Sarajevo. J'ai travaillé comme ingénieur, notamment à l'international.

Et le fait que tu parles beaucoup de langues, c'est un héritage de la famille ?

Je parle anglais, français, je comprends un peu l'espagnol, je chante en hébreu, et je parle serbo-croate bien sûr. Aujourd'hui le serbo-croate est divisé en cinq langues, le serbe, le croate, le bosniaque, le slovène, le macédonien mais les Yougoslaves de ma génération se comprenaient sans problème.

Comment as-tu appris le français ?

Je l'ai appris dès ma première année d'école et j'ai continué quand je suis devenu étudiant. J'ai également commencé à apprendre l'anglais.

La langue à la maison, avec tes parents, c'était le serbo-croate ?

Rafael : Oui, ils parlaient un peu le judéo-espagnol entre eux, mais pas beaucoup. Peut-être plus fréquemment avant-guerre quand mes grands-parents étaient encore là.

Renato : Flory Jagoda disait qu'elle ne parlait que le judéo-espagnol à la maison, le *djido*. Mon oncle David Kamhi qui est violoniste et né avant la Seconde Guerre mondiale parle encore le judéo-espagnol. Il vit en Bosnie et c'est lui qui dirige les offices à la synagogue.

Comment s'est transmise la tradition musicale dans votre famille ? Par ton grand-père Rafael ?

Rafael : Même si ce n'est pas lui qui me l'a transmise, j'ai la même passion. Mes parents souhaitaient que je joue de l'harmonica, mais j'ai choisi la guitare. J'ai commencé à jouer vers 16 ans.

Je me rappelle que mon frère chéri Moreno, qui venait de toucher son premier salaire, m'a fait cadeau de ma première guitare. J'avais des amis dans le voisinage qui jouaient de la guitare et on a commencé à jouer ensemble. Il y avait également un orchestre d'enfants dans la communauté juive avec de petites guitares, de petites tambouritsas, des mandolines, des harmonicas.

Donc tu as commencé la guitare et de fil en aiguille tu en es arrivé à la musique sépharade ?

Renato : D'abord les Beatles (rires), puis des chansons en hébreu pour arriver à la musique sépharade. Une fois par an, les communautés juives de Yougoslavie se retrouvaient pendant une semaine au bord de la mer pour faire du sport, des tournois. Ces maccabiades réunissaient 150 à 200 participants. Les activités étaient organisées par génération. C'était une sorte de festival avec également des conférences et des concerts. J'ai le souvenir d'avoir entendu mon père chanter d'abord des chansons en hébreu avant de passer au judéo-espagnol.

Rafael : Vers 16-18 ans, j'étais moniteur pour les jeunes. Je jouais de la guitare pour leur apprendre les danses et les chansons israéliennes. Ma passion pour la musique sépharade est née en 1985 quand Flory Jagoda a donné un concert à Sarajevo pour notre communauté. Flory Jagoda est pour moi la plus grande dame de la musique sépharade. Elle compose aussi bien qu'elle interprète. Elle est devenue notre amie et notre *nona*², comme elle le dit elle-même. Je suis souvent en contact avec elle par téléphone. À 91 ans, elle continue à donner des concerts et compose des nouvelles *romances*.

Elle s'est installée aux États-Unis après avoir épousé un soldat américain.

Rafael : Elle est née à Sarajevo. Elle a grandi dans la tradition musicale de la famille Altaras. Pendant la guerre, elle a pu se réfugier en Italie où elle a rencontré son futur mari Harry Jagoda avec qui elle est partie vivre aux États-Unis.

1. Faculté d'ingénierie électrique de Sarajevo Elektrotehnički Fakultet.

2. *Nona* : grand-mère en judéo-espagnol.

C'est à partir de cette rencontre avec Flory Jagoda que je me suis tourné vers la musique sépharade. J'ai senti une telle richesse, une telle beauté dans cette musique ! J'ai commencé à jouer seul dans la communauté à Sarajevo et à Zagreb lors des fêtes où j'étais invité. En 1987, la télévision espagnole a préparé un documentaire sur les Juifs sépharades. Ils sont venus à Sarajevo et m'ont demandé de préparer un programme. Ils devaient revenir deux mois plus tard. C'est dans ces circonstances que j'ai créé le premier Groupe Ladino. Il était composé de trois filles de la communauté et d'un ami professeur de guitare. On a pu enregistrer pour la télévision espagnole une bande musicale et on a fait des prises à Sarajevo et dans les environs. Le clip « Madre mia si mi muero » de ce premier Groupe Ladino, enregistré dans l'ancienne synagogue de Sarajevo, est toujours consultable sur YouTube.

Ce groupe n'était pas composé seulement de musiciens juifs.

Rafael : Il y avait en effet mon ami guitariste, Darko Košavic, proche de notre communauté. On travaillait chaque jour ensemble sans faire de différence. Puis les jeunes filles sont parties faire leurs études et mon travail m'a appelé en Ethiopie pour une période de six mois.

À mon retour, avec Darko et un autre ami, Zoran Kesic, tous deux musiciens professionnels, on a décidé de créer un nouveau groupe qui a vu le jour en 1989. En 1991, nous avons enregistré une cassette pour la télévision à Sarajevo suivie d'une tournée en Yougoslavie. On devait participer en Espagne aux festivités commémorant les 500 ans de l'expulsion des Juifs, mais la guerre a éclaté en 1992.

La musique judéo-espagnole que vous pratiquiez était écoutée au-delà de la communauté juive ?

Rafael : Au départ, la musique n'était jouée que dans le cadre de la communauté juive mais, après la création du deuxième groupe, nous

avons été invités au festival Sarajevska Zima³, en décembre 1990. C'était la première représentation en dehors de la communauté et elle a rencontré un grand succès public. Des clips ont été diffusés à la télévision à des heures de grande écoute. Les gens étaient très intéressés, ils aimaient cette musique.

Vous n'avez pas ressenti d'antisémitisme en Bosnie ou ailleurs en ex-Yougoslavie ?

Renato : Non. C'est un héritage historique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, un nombre important de Juifs a rejoint les partisans et s'est battu contre le fascisme. Tito a reconnu leur participation. Son bras droit, Moša Pijade, était un Juif sépharade et il est devenu président de la République de Serbie et président de l'Assemblée nationale de Yougoslavie. Au moment de la création de l'État d'Israël, il a convaincu Tito de laisser partir les Juifs qui le souhaitaient.

Rafael : On était vraiment libre de partir en visite en Israël. Souvent, en été, la Communauté juive de Yougoslavie organisait un voyage d'un mois pour les jeunes, pour qu'ils aillent travailler dans les kibboutzim et visiter le pays.

3. Sarajevska Zima : « L'Hiver de Sarajevo », festival créé à la mémoire des Jeux Olympiques de 1984.

Groupe Ladino à Sarajevo vers 1991. Rafael Kamhi, Darko Košavic, Mladen Erjavec, Vesna, Rachel Kamhi et Sandra.



Donc rien à voir avec ce qui s'est passé en Union soviétique, en Pologne avec l'antisémitisme d'État, le mouvement des refuzniks ?

Renato : Cela n'a rien à voir. La Yougoslavie n'était pas derrière le rideau de fer. Tito avait dit non à Staline. Il pouvait le faire car la Yougoslavie s'était libérée sans l'aide de l'armée rouge. Même aujourd'hui il n'y a pas de grand problème. Pendant la guerre qui a vu l'éclatement de la Yougoslavie, les Juifs étaient un peu privilégiés. On ne touchait pas à la communauté juive et c'est elle qui aidait les autres communautés. La pharmacie de la communauté juive était l'une des rares de Sarajevo où l'on trouvait les médicaments indispensables. La Benevolencija gérait la cantine populaire. Comme c'était également une association culturelle, ils avaient mis en place des cours de langues étrangères : l'hébreu, l'anglais, le français, l'allemand et l'arabe (car la meilleure professeure d'arabe était une Juive).

Vous attendiez-vous à la guerre civile qui a éclaté en 1992 ?

Rafael : Notre famille n'était pas très concernée par la politique. À la mort de Tito, des nationalistes se sont emparés du pouvoir. On sentait la tension qui montait en Slovénie, puis en Croatie. C'était comme une vague qui, en atteignant la Bosnie, a déclenché une catastrophe.

Est-ce que ces tensions touchaient les écoles car tu étais Renato dans une école Bosniaque ?

Renato : Il n'y avait pas d'école juive, les écoles étaient mixtes. Quand j'étais enfant, on ne cherchait pas à savoir qui était musulman, serbe ou croate. Mais s'il y a eu la guerre, c'est que d'autres personnes y faisaient attention.

Comment as-tu vécu la guerre ?

Je n'ai pas vécu la guerre à Sarajevo car dès avril 1992 nous sommes partis avec ma sœur Rachel et un groupe d'enfants juifs en Israël où nous sommes restés environ six mois. Je venais de fêter mes 12 ans et ma sœur avait 14 ans 1/2.

Comment s'est passé votre accueil ?

Nous étions à Rishon LeZion, à côté de Tel-Aviv, dans un internat qui accueillait des Russes, des enfants de familles en difficulté et puis nous, les enfants de la guerre. On ne pouvait pas en sortir seuls puisque c'était le début de l'Intifada. L'internat avait une vocation agricole et une matinée par semaine on faisait un peu de travaux manuels ou d'agriculture. C'est-à-dire qu'on nettoyait à nouveau les chambres qu'on avait déjà nettoyées le matin à 6h30. C'était un peu militaire.

On avait aussi des familles d'accueil. Toutes les deux semaines, on allait dans la famille de mes cousins. Cela nous permettait de nous échapper un peu du quotidien. La séparation d'avec nos parents était difficile. Pendant un mois ou deux, nous n'avons pas eu de nouvelles et quand nous en avons reçues, nous avons été choqués d'apprendre que Sarajevo était constamment bombardée. Cinq mois plus tard, mes parents ont décidé à leur tour de partir.

Rafael, cela a dû être dur pour vous de devoir refaire votre vie ?

Rafael : Il n'était pas évident de quitter notre vie là-bas. J'avais 45 ans et Nada, mon épouse, 42. On a eu la chance d'être accueillis. Notre départ a été organisé par la communauté juive et le Joint qui ont payé notre trajet et notre hébergement en Croatie en attendant l'obtention des visas nécessaires.

Pourquoi choisir la France comme pays d'accueil ?

J'ai toujours été tourné vers la France. Je connaissais la langue. J'ai travaillé avec des entreprises françaises. Mon entreprise en Yougoslavie était en relation avec une entreprise de Lille qui nous a chaleureusement accueillis. Nous avons eu une chance extraordinaire. Dès le 1er janvier 1993, je travaillais dans cette entreprise. Nous serons toujours reconnaissants à ceux qui nous ont aidés à nous intégrer et à commencer une nouvelle vie en France.

Comment s'est passée votre intégration ?

Renato : Nous avions la chance de parler assez bien anglais. La responsable des ressources humaines de l'entreprise où travaillait mon père nous a donc orientés vers une classe européenne. Nous avons suivi des cours intensifs de français pendant un mois, cela nous a permis de communiquer, d'abord en anglais puis, petit à petit, en français. En plus ou moins six mois l'intégration était faite.

En France vous avez rencontré la communauté juive de Lille.

Rafael : On est arrivé en novembre 1992 et en décembre on préparait déjà avec Renato et Rachel quelques chansons pour fêter Hanouka avec la communauté de Lille. Rachel avait déjà participé au premier groupe Ladino à Sarajevo où elle nous accompagnait à la flûte mais pour Renato c'était une première.

Ensuite Jean Carasso, le fondateur de *La Lettre Sépharade*, a appris qu'il existait à Lille une famille sépharade un peu isolée qui jouait de la musique. Il est venu nous visiter et cela a été pour nous un encouragement extraordinaire. À partir de là est née une amitié qui n'a pas cessé. Jean Carasso nous a beaucoup aidés à développer l'activité du Trio Kamhi, notamment à organiser les concerts à Bruxelles en 1997-1998.

Vous êtes venus à Paris quelques années plus tard.

Rafael : On s'est installés à Paris en 1999 quand la société pour laquelle je travaillais a été rachetée. Cette même année nous avons participé à la fête de Djoha organisée par les amis de *La Lettre Sépharade* – Aki Estamos à la Cartoucherie de Vincennes, puis deux ans plus tard, toujours grâce à Jean Carasso, nous nous sommes produits au Festival des musiques juives de Carpentras.

De ton côté Renato, tu avais déjà une formation musicale en arrivant en France.

J'ai baigné dans la musique judéo-espagnole

dès l'âge de 6 ans grâce à mon père et j'écoutais ma sœur aînée jouer de la flûte traversière. J'ai commencé la musique vers l'âge de 9 ans à Sarajevo et le violon un peu par hasard. Je voulais faire de la guitare mais comme les cours de guitare étaient complets, on m'a proposé d'apprendre le violon. J'ai adoré l'instrument et dès ma deuxième année en France, j'ai intégré le conservatoire de Lille.

Quand as-tu fait le choix d'une carrière professionnelle dans la musique ?

C'est au lycée que j'ai commencé à me poser cette question. Je suivais une section scientifique et, en parallèle, j'étais inscrit au Conservatoire. Après le baccalauréat, je m'étais inscrit en physique à l'université. Mais, lorsque j'ai réussi le concours du conservatoire de Bruxelles, j'ai dû y renoncer. La communauté juive de Bruxelles m'a beaucoup aidé à ce moment-là en m'octroyant une bourse.

Puis tu as perfectionné tes études en Belgique ?

À Bruxelles et à Gand, j'ai étudié avec des professeurs issus de la tradition russe. Une violoniste polonaise, Urszula Gorniak, violon solo à l'Opéra de la Monnaie à Bruxelles, et ensuite avec Mikhail Bezverkhny, premier prix du Concours international Reine-Elisabeth, originaire de Saint-Petersbourg et élève du grand pédagogue Yuri Yankelevitch. C'est un maître au sens plein du terme. J'ai bénéficié avec lui d'une transmission à l'ancienne, un vrai tutorat avec une générosité incroyable. J'avais dix heures de cours par semaine ce qui est inimaginable dans beaucoup de conservatoires. Mikhail Bezverkhny était très exigeant. Il fallait accepter des réflexions très directes concernant la personnalité ou la manière de jouer. Peut-être mes origines yougoslaves me permettaient-elles de mieux comprendre cette façon d'enseigner. Il n'y avait de sa part ni animosité personnelle, ni volonté de détruire. C'était une stimulation par électrochocs. Cela pouvait paraître assez choquant si on ne l'acceptait pas. Mais cela nous poussait à nous dépasser.

Trio Kamhi
(Renato, Rafael
et Rachel
Kamhi).



Est-ce que cette tradition était également présente en Bosnie ?

Renato : Pas forcément en Bosnie, mais beaucoup de musiciens de l'ex-Yougoslavie partaient étudier à Moscou ou dans les pays de l'Est. L'école de violon de Belgrade suivait la tradition russe. Aujourd'hui je ne sais pas si l'on peut encore parler de tradition de tel ou tel pays mais on peut encore reconnaître une manière de jouer ou d'enseigner.

Au conservatoire de Gand tu as fait d'autres rencontres ?

Renato : J'ai parfois écouté les cours d'alto de Michael Kugel qui est également russe et premier prix au Concours international de Budapest. Beaucoup de musiciens russes se sont installés en Belgique. Le Concours Reine-Elisabeth apportait une certaine protection et des postes d'enseignement.

À cette période, tu as continué à pratiquer le répertoire sépharade avec ton père et ta sœur ?

La période la plus intense pour le trio Kamhi se situe entre 1998 et 2003 juste pendant mes études supérieures. Nous nous sommes produits au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme à Paris au moment où j'étais étudiant à Bruxelles. Ma participation au trio Kamhi ne s'est jamais interrompue.

Après les conservatoires de Bruxelles et de Gand, tu rejoins Paris. Comment se passe ton intégration dans le monde musical et la création du trio A.R.K. ?

À Paris, j'ai passé un concours pour intégrer un orchestre qui jouait à l'Opéra-Comique. Ce fut mon point de départ professionnel. Cela m'a permis de faire des rencontres importantes. J'avais toujours eu le désir de créer un ensemble de musique de chambre. Le trio A.R.K. a été créé en 2011, cinq ans après mon arrivée à Paris.



Quels sont les membres de ce trio ?

Les membres à la création du trio étaient Kayo Tsukamoto une pianiste japonaise, une violoncelle biélorusse Antonina Zharava et moi-même. C'est un trio assez cosmopolite et on a pris les initiales de chaque prénom pour créer le nom A.R.K. Aujourd'hui c'est Daniel Propper qui a pris la relève au piano.

Est-ce qu'il y a dans la façon dont vous choisissez votre répertoire des affinités avec la tradition juive ?

C'est avant tout une question de goût. Personnellement j'aime beaucoup la période romantique que l'on retrouve par exemple avec Mendelssohn, qui était protestant mais d'origine juive, ou Brahms, dont je me sens très proche. Mais le choix du répertoire se fait avec mes collègues. Ce qui prime c'est le ressenti vis-à-vis de la musique. Récemment, nous avons joué le deuxième trio

de Chostakovitch, qui n'était pas juif mais qui reprend un thème juif dans le mouvement final de sa composition.

C'est peut-être que le violon conduit à beaucoup de compositeurs et d'interprètes juifs ?

Je ne sais plus lequel des violonistes du XX^e siècle disait que de toute façon, les Juifs à Odessa ne pouvaient rien faire d'autre que de jouer du violon. Et donc beaucoup de violonistes issus de l'école russe étaient juifs.

C'est une langue universelle, un instrument que l'on déplace facilement.

On pouvait facilement se déplacer et gagner un peu d'argent. Nathan Milstein, quand il est parti de Russie, jouait dans les bars avec Gregor Piatigorsky et Vladimir Horowitz avant de faire la grande carrière que l'on connaît.

Trio A.R.K.
Concert à la
Salle Paiva.
Novembre 2014.
Renato Kamhi
(violin),
Antonina
Zharava
(violoncelle),
Daniel Propper
(piano).

Photographie
Laurent Bugnet, DR.

Est-ce que la culture sépharade est quelque chose que tu aurais envie de transmettre, qui fait partie de ton identité ou est-ce que tu te sens avant tout musicien ?

Je ne fais pas de séparation, ce n'est pas scindé dans ma manière de vivre. La transmission de la culture sépharade c'est surtout par la musique que je l'ai reçue et par mes fréquentations à la communauté juive. Ces transmissions n'étaient pas organisées ou volontaires.

Je joue très bien de la musique klezmer et je la ressens très fortement sans qu'elle vienne de ma famille. C'est aussi le cas de la musique tzigane que j'ai beaucoup jouée quand j'étais adolescent. Encore aujourd'hui c'est une musique qui me parle facilement.

Tu as décidé de mener une thèse sur la musique sépharade dans l'espace yougoslave ?

J'ai décidé cela des années après avoir terminé mes études supérieures. Cela m'a paru être une nécessité. Je trouve urgent de rendre compte des évolutions considérables qu'il y a eu au XX^e siècle, de poursuivre le travail mené par d'autres ethnomusicologues. C'est la rencontre avec Danielle Cohen-Levinas qui a été décisive lorsqu'elle m'a proposé de diriger mon travail. Ma thèse concerne l'espace yougoslave et les pratiques musicales judéo-espagnoles du XX^e siècle mais également des groupes contemporains qui reprennent le répertoire sépharade, comme Shira u'tfila en Serbie.

Je m'intéresse à toutes les influences dans le répertoire judéo-espagnol : l'influence turque, l'influence rythmique macédonienne, les spécificités de Sarajevo comme les sevdalinkas⁴ de Bosnie. On trouve des airs différents sur un même texte ou des textes différents sur un même air. L'influence des sevdalinkas se retrouve par exemple chez Flory Jagoda mais moins chez nous.

Je me suis aussi posé la question de la transmission active. C'est quelque chose qui avait lieu auparavant de façon informelle au sein de la famille. On apprenait une chanson et on essayait

de trouver des arrangements dans l'air du temps. Il y a trois ans, lorsque tu m'as invité à diriger l'atelier de musique de l'Université d'été judéo-espagnole, la question s'est posée de préparer des arrangements accessibles aux enfants.

La façon dont vous appréhendez la musique judéo-espagnole ne passe pas par des partitions mais d'abord par l'écoute.

Renato : D'un côté, je me suis formé à la musique classique qui est écrite et de l'autre à cette tradition orale transmise par mon père qui joue d'oreille sans aucune partition. Il y a juste quelques arrangements élaborés pour le dernier Groupe Ladino.

Rafael : On a collaboré avec Ranko Rihtman, chef d'orchestre de la Radio-télévision de Sarajevo. Il a écrit quelques partitions pour la flûte, la guitare et les autres instruments du groupe. À part cela, je jouais toujours d'oreille, en écoutant des anciens de la communauté. J'ai utilisé les enregistrements des musicologues qui ont travaillé à Sarajevo, comme Ankica Petrović qui est proche de Flory Jagoda. Elle m'a aidée à mieux comprendre certaines interprétations car il y a beaucoup de variantes.

Et ce répertoire représente combien de titres ?

Renato : Deux heures de musique, soit une trentaine de chansons. On a essayé chaque année d'en ajouter deux ou trois nouvelles. Dans le Trio Kamhi mon père chante et joue de la guitare, ma sœur chante et joue de la flûte traversière et moi je joue juste du violon. Il a fallu quinze ans pour que, en me forçant, je chante enfin sur une chanson !

Le Trio Kamhi se produira le 11 juin 2015 à 16 heures à l'Institut Cervantès à l'occasion du Festival des cultures juives et à l'ouverture de l'Université d'été judéo-espagnole le dimanche 5 juillet 2015 à 17 heures. À cette occasion, le trio deviendra quatuor. Rachel Kamhi viendra tout spécialement de Londres et Antonina Zharava, épouse de Renato, jouera du violoncelle.

4. Sevdalinkas : La sevdalinka est un genre de musique traditionnelle typique de la Bosnie. Le mot est une abréviation de sevdah qui a le sens « d'extase ».

Avram Mizrahi

Figures du monde sépharade

Victoria
Kamhi,
un destin
musical

De ses jeunes années dans une riche famille sépharade d'Istanbul à sa vie aux côtés de l'un des compositeurs les plus célèbres du XX^e siècle, Victoria Kamhi a connu un destin exceptionnel placé sous le signe de la musique. Elle en a épousé tous les aléas : le passage d'une vie de famille privilégiée à une vie de bohème et incertaine. Les privations n'ont jamais entamé son amour de la musique pas plus que sa générosité et sa confiance en l'avenir. À plusieurs égards son portrait fait écho à celui de son célèbre cousin, Elias Canetti¹. Lors de l'une de leurs rencontres, en 1951, ils formeront le projet d'un ballet dont Joaquín Rodrigo aurait composé la musique et Elias Canetti, le livret. Avram Mizrahi, qui le premier nous a fait découvrir Victoria Kamhi, propose un aperçu de sa vie en judéo-espagnol que nous faisons suivre d'une recension des Mémoires de Victoria Kamhi, Main dans la Main avec Joaquín Rodrigo dont la traduction française est parue en 2004 chez l'Harmattan.

1. Voir la recension du tome I des Mémoires d'Elias Canetti, *La langue sauvée* page 28 de ce numéro. Elias Canetti est né la même année que Victoria et résidera dans les mêmes villes (Vienne, Zürich) dans sa jeunesse.

Victoria Kamhi, vers 1928. Paris.

Collection
Fundación Victoria
y Joaquín Rodrigo.

Viktoria Kamhi, una vida yena de musika

Ken no konose el koncherto por gitara Aranjuez, sovre todo la parte adagio? Este pedaso de arte es immortal i fue enterpretado por diferentes artistas de diferentes payizes i kulturas. La parte la mas konosida es la segunda parte, adagio. El kreador de esta ovra es el famozo kompozitor valensyano, Joaquín Rodrigo, ke muy mansevo, despues de una hazinura, pyedre su vista i keda syego toda su vida. Esta ekstraordinarya persona bive una vida yena, fruktuoza, kon ovras kompozadas sovre todo por la gitara klasika.

El koncherto Aranjuez fue kompozado en Paris, en el anyo ke Rodrigo izo sus estudios avansados de muzika. En Paris enkontra tambyen la manseva Viktorya Kamhi, pianista djudiya talentuoza ke vyene de Turkiya a estudiar el piano en esta sivdad de kultura. El amor se enflorese entre los dos, i en el anyo 1933, se kazan i pasan el viaje de luna de myel en Espanya. En el anyo 1939, en el friyo invyerno, Viktorya esta prenyada. Es en akel momento ke vyenen al mundo las notas maraviyozas. El amor i la alegriya se mesklan kon la tristeza de Viktorya por la pyedrita de su bebe.

Los diyas devyenen duros; en poko tyempo la Segunda Gerra Mundyal esta para ampesar; la Evropa, el mundo entero entra en los diyas aleskuros. Viktorya torna del ospital a kaza para topar la kuna vaziya i el kupl es ovligado de vender el piano para pagar las devdas del ospital. Les vyene al ayudo la envitasyon del grande kompozitor espanyol Manuel de Falla ke demanda ke Rodrigo torne a Espanya por un posto de ensenyar. Joaquín i Viktorya toman sus pokas validjas i los manuskritos del koncherto Aranjuez i entran a Espanya. Despues de dos diyas ampesa la Gerra.

Esta vez el mazal esta kon eyos: En Madrid, Viktorya keda prenyada de su unika kreatura Cecilia, la premyera del koncherto se aze en Barselona, i se djuga por la primera vez en Madrid. Es klaro ke komo munchas ovras de arte, Aranjuez es influensada de sentimyentos intimes personales i del Palasyo i Guertas de Aranjuez ke se topa en el sud de Madrid. Viktorya Kamhi de Rodrigo mos konta en su livro otobiyografiko, ke el koncherto reflektala los diyas orozos del viaje de luna de myel, kon la reaksyon triste de su marido a la pyedrita del bebe. Rodrigo eksplika ke el Aranjuez toma su nombre de la famoza reziden-sya al lado del rio Tajo.

En sus notas, uno se puede imajinar el pintador Goya en un esprito melankoliko, kon las ermozuras de las montanyas, los pasharos kantando i la ermozura de las flores manolyas. Joaquín i Viktorya biven una vida oroza, ande Viktorya es la mano derecha en todas las maneras en las kompozisyones de su marido.

Eya syendo una pianista talentuoza, ayuda a su marido ke mira al mundo de su korason. Rodrigo en diferentes okazyones se kesha ke la fama de Aranjuez kavzo ke fue konosido komo el kompozitor de Aranjuez solo, i las otras ovras no atiraron la atansyon ke meresiyan.

En el anyo 1991, el Rey Juan Carlos da a Rodrigo el titulo « Marques de los Jardines de Aranjuez ». Viktorya muere en el anyo 1997, dos anyos antes de su marido, i los dos se enterran en Aranjuez.



Les parents de
Victoria Kamhi:
Sofia Arditti et
Isaac Kamhi
à Vienne vers
1900.

Collection
Fundación Victoria
y Joaquín Rodrigo.

Victoria et
Joaquín Rodrigo
travaillant
ensemble sur
une partition.
1957. Caracas
(Venezuela).

Collection
Fundación Victoria
y Joaquín Rodrigo.



Victoria Kamhi est née en 1905 dans le quartier de Beşiktaş à Istanbul dans une famille judéo-espagnole particulièrement aisée et aimante. Son grand-père, Raphaël Kamhi était considéré comme l'un des hommes d'affaires les plus importants des Balkans. Il avait commencé sa carrière à l'âge de 11 ans. Victoria se souvient: « Orphelin de père et de mère il était entré comme portier de la maison de commerce d'un de ses oncles. Il y travaillait de onze à quatorze heures par jour, car il devait pourvoir aux besoins de sa sœur Kadun, un peu plus âgée que lui. Bientôt il put créer son propre commerce, une droguerie, et il se maria.

Il eut neuf enfants, sept garçons, avec lesquels il fonda la firme Rafael Kamhi et Fils, et deux filles. » La droguerie fondée par Rafael Kamhi prospéra. Il possédait en outre plusieurs usines en périphérie d'Istanbul et avait fait lotir pour sa famille un ensemble de trois maisons contiguës sur le yalk, la montée de Beşiktaş, à quelques mètres du Bosphore.

Les lecteurs des Mémoires d'Eliya Karmona se souviennent peut-être que celui-ci se fournissait en menus objets dans la boutique de Monsieur Behor Gaon *au pied du lotissement des maisons de feu M. Rafael Kamhi*. C'est dans ce même

lotissement qu'a grandi Victoria avant que ses parents ne déménagent dans le quartier de Péra où son grand-père venait de faire construire un immeuble.

Rafael Kamhi avait son bureau dans le vieil Estanbol¹ au *Kamhi han* : « lorsque mon père m'y emmenait, je demeurais émerveillée par les énormes sacs d'épices importées de tous les coins du globe. Ce qui m'attirait le plus, c'était les coquilles qui servaient à faire des breloques pour chevaux, qui les protégeaient du mauvais œil, avec des perles de verre bleutées. [...] Mon grand-père m'offrait une poignée de tout ce qui me faisait envie et souriait avec bonté voyant ma joie. Les richesses et les honneurs n'avaient pas corrompu son âme noble. Sa modestie était aussi grande que sa générosité et son talent. Avec sa longue barbe grise et ses vêtements simples, il rappelait les patriarches des temps anciens. Il mangeait frugalement, parlait peu, et quand il quittait la maison c'était pour se rendre à son travail. À nous les enfants, il inspirait un profond respect mêlé d'un peu de crainte, et quand nous commettions une diablerie, il suffisait de nous menacer de tout raconter à notre grand-père pour nous rendre sages. »

Le père de Victoria, Isaac, était le cinquième enfant de Rafael Kamhi. Comme il faisait preuve d'aptitude pour les études, il fut envoyé à Marseille, d'où il revint diplômé d'une école de commerce. Au cours d'un voyage à Vienne, il rencontra sa future épouse, Sofia Arditti : « c'était une jeune fille svelte, blonde, aux yeux bleus et à la peau blanche et rosée. Elle avait une beauté de type nordique alors que mon père avait un aspect très oriental, avec des cheveux bruns frisés et de grands yeux noirs. Ils étaient très séduisants et s'habillaient avec élégance. »

Sofia Arditti est une proche parente d'Elias Canetti. Tout autant que pour ce dernier, le jardin des Arditti à Rustchuk a été pour Victoria une source d'enchantement : « pour mon premier départ à l'étranger, j'avais 9 mois. Mes parents m'emmenèrent en bateau à Varna, une ville

bulgare au bord de la mer noire, pour rendre visite à ma tante Beya, sœur aînée de ma mère, et à mon oncle Bito. Ma grand-mère maternelle, Mazal Arditti, à la mort de mon grand-père, s'était retirée à Rustchuk, ville bulgare sur les rives du Danube. Le couple avait été très heureux et avait eu douze enfants dont neuf avaient survécu. Mon grand-père était joyeux et spirituel, et nous allions passer nos vacances d'été chez lui, dans une maison entourée d'un énorme jardin, plein de fleurs et d'arbres fruitiers. Je me souviens du vieil amandier, au tronc tordu, du prunier, chargé de fruits juteux, et de l'arbre aux *aljofaifas*² très sucrées, que j'allais cueillir tous les matins. »

Les vacances à Rustchuk alternent avec les séjours dans la villa de Büyük Ada sur la mer de Marmara où toute la famille peut se retrouver : « j'y passai les vacances les plus heureuses de ma vie. [...] Ma tante Maria venait souvent avec deux de ses enfants : Emilio et Isaac, plus ou moins de mon âge. C'était mes cousins préférés, et à cette époque nous étions inséparables. Nous jouions et courions dans tout le jardin qui était immense – peut-être un hectare. »

À la naissance de Victoria, sous le sultan Abdul Hamid, l'Empire ottoman était encore une réalité concrète avec ses fastes et ses processions comme le *selamlik*, le cortège solennel du Sultan se rendant le vendredi à la mosquée ou le *surré-emini* qui célébrait chaque année le départ d'une caravane chargée de présents aux villes saintes d'Arabie. Victoria, qui pouvait voir passer le cortège depuis chez elle, en garde un souvenir très précis : « Quand la bruyante caravane bariolée passait, je ne bougeais pas de la fenêtre, contemplant ébahie, ce spectacle fantasmagorique jusqu'à ce que le dernier hadji³ eût disparu. »

Ces souvenirs s'étendent aux fêtes – que son grand-père très religieux ne manque pas de célébrer – et à la cuisine : « Comme tous les enfants, j'adorais être à la cuisine, celle de mes grands-parents était spacieuse et ressemblait à une ruche, où cinq ou six servantes allaient et venaient, riant et chantonnant. La cuisinière,

1. Estanbol correspond à la ville byzantine ceinte de murailles, soit la partie occidentale de la Corne d'Or formant une presqu'île.

2. Azofaifas en castillan: baie brune au goût acidulé que l'on récolte à l'automne.

3. Pélerin à la Mecque.

tante Lunachi, les commandait toutes. C'était une grosse femme énergique, vraiment efficace dans son métier. Sa spécialité était la pâte feuilletée, et je me souviens que les jours de fête et les samedis, la table de la salle à manger était sur le point de s'écrouler sous les poids des *borekas*, friands poivrés, des *bulemas*, œufs au jasmin et autres mets typiques de la cuisine orientale. » De même, elle évoque le charme des petits vapeurs faisant la navette entre la côte européenne et la côte orientale où l'on dégustait des *simit*, du *pan d'espanya*, des *kurabiés*, des noisettes, des pois chiches grillés, le tout accompagné de limonades.

Très tôt, Victoria fait preuve de dispositions peu commune pour la musique : « maman raconte que j'avais à peine 3 ans 1/2 lorsque je m'assis au piano pour jouer une chanson que j'avais entendu chanter par ma nurse, en accompagnant la mélodie très correctement avec la main gauche. Il s'agissait d'une petite romance de la zarzuela *La Gran Via*, de Federico Chueca, très en vogue à Constantinople. Toute la famille et les voisins furent stupéfaits, et ce haut fait fut commenté dans tout le quartier. »

À 7 ans, elle commence l'apprentissage du piano avec une pédagogue italienne en même temps qu'elle intègre l'école allemande. Ses parents étant mélomanes et passionnés d'Opéra, elle les accompagne et peut très vite jouer les principaux *arias* d'Aïda ou de la Traviata. À 10 ans elle est présentée au célèbre pianiste hongrois Geza Heguey, disciple de Franz Liszt. Il s'intéresse vivement à elle et lui dispense des cours particuliers pendant deux mois.

C'est sans doute le point d'enracinement d'une passion que rien n'entamera, ni les déménagements successifs, ni les aléas de la fortune. Pour des raisons de santé, la famille s'installe à Vienne où sa mère doit se faire opérer. Victoria y restera deux ans dans un internat au régime sévère. À son retour à Istanbul, la Première Guerre mondiale vient d'éclater. Tous n'en éprouvent pas les mêmes effets : « À cette époque-là, Constantinople était une capitale brillantissime. Bien que

la guerre eût appauvri de nombreuses familles, que les salaires fussent bas et qu'on ressentît la misère dans certains quartiers, comme Balat, Hasköy et le vieux quartier d'Istanbul, une partie de la population nageait dans l'opulence. Les nouveaux riches, dont l'ostentation dépassait toutes les limites, organisaient de magnifiques fêtes et les bals, les banquets, les pièces de théâtre et les opéras se succédaient jour après jour. [...] Mes parents sortaient avec plusieurs familles levantines très considérées comme les Corpi, les Saverio, les Huber, les Maléa, et leur vie sociale était très intense. »

À l'hiver 1915, la famille part prendre les eaux à Marienbad en Bohême. Ce qui devait être un séjour de quelques mois s'avérera être un voyage sans retour. Au décès soudain du patriarche Rafael Kamhi, son fils Isaac se voit confier la responsabilité de la succursale de Vienne. C'est le point de départ d'une nouvelle vie. Du point de vue musical, Victoria peut reprendre son apprentissage du piano. Elle convainc ses parents de l'inscrire aux cours d'un célèbre maestro, le professeur Lalewicz. Cet apprentissage exigeant qui suit la méthode de l'école russe Essipoff, lui permet de confirmer sa vocation.

En 1918, la situation à Vienne étant devenue intenable, ses parents décident de se rendre à Zurich où vit une partie de la famille. Peu de temps après son père est nommé à Paris, à la tête de la succursale de la firme Kamhi & Fils. Les Kamhi s'installent dans un appartement luxueux de Passy. Victoria peut reprendre un temps ses cours avec le professeur Lalewicz exilé à Paris mais bientôt celui-ci obtient une chaire au conservatoire de Buenos Aires. Pour Victoria ce départ est un déchirement. Après une année de tâtonnements, elle intègre la classe du professeur Lazare Lévy au Conservatoire de Paris où elle restera cinq ans jusqu'à l'obtention de son diplôme de professeur.

« Les premières années de la rue de Passy furent peut-être les plus heureuses de notre vie familiale. Mon père avait une très grosse situation



Photo de
mariage.
Victoria et
Joaquín Rodrigo
le 19 janvier
1933. Valencia.

Collection
Fundación Victoria
y Joaquín Rodrigo.

comme chef de la firme Kamhi & Fils et tout nous semblait merveilleux. »

Au milieu de cette vie sans nuages survient la catastrophe. La firme Kamhi, touchée par un krach en Russie, s'effondre. Toute la fortune familiale est anéantie et l'oncle Vitali qui dirigeait la société à Istanbul se suicide d'une balle dans la tempe : « subitement, Mathilde et moi n'étions plus les "riches héritières" choyées de tous, mais les "filles ruinées" sans y avoir été préparées. Maman le savait, et c'est pour cela qu'elle pleurait si amèrement. » Le train de vie de la famille se réduit. La plupart des connaissances s'écartent. La lutte pour la survie s'installe. Victoria se réfugie dans la musique qu'elle étudie plus intensément que jamais. Le professeur Lazare Lévy, touché par la tragédie familiale, offre ses leçons gratuitement.

La vie de Victoria aurait pu suivre le destin d'une jeune fille sépharade de son âge. Alors qu'elle atteint l'âge de 19 ans, un lointain parent mélomane « Jackito » avec lequel elle s'entend bien la courtise. Seule la situation financière des familles s'oppose à la conclusion du mariage.

Une invitation des Arditti de Bucarest manque de tourner au drame. Sur place, son oncle la convainc de se fiancer avec un bel homme qui s'avère être un joueur invétéré indifférent à la musique. Le mariage est sur le point d'être célébré lorsque le père de Victoria, pressentant le malheur de sa fille, dénoue les liens en annonçant que sa fille ne disposait d'aucune dote.

La vie à Paris reprend son cours monotone, entrecoupée – chaque fois qu'elle le peut – par la fréquentation des salles de concert. Un soir elle découvre émerveillée à la salle Pleyel un jeune pianiste de 24 ans, Vladimir Horowitz. Le diplôme d'aptitude à l'enseignement pianistique qu'elle obtient ne lui assure aucun revenu et elle doit se résoudre, pour aider sa famille, à accepter un emploi de sténographe.

Un jour de 1929, son plus fidèle ami, le pianiste Alexandre Demetriad, lui propose de traduire la lettre de l'un de ses condisciples de la classe de

Paul Dukas à l'Ecole normale de musique, un musicien originaire de Valence, Joaquín Rodrigo : « il est très jeune et pas aussi connu qu'Albéniz, de Falla ou Turina mais il a du talent c'est indéniable. »

Très vite, le jeune espagnol se trouve invité à la maison : « une émotion profonde m'envahit lorsqu'il me serra la main. Je pus balbutier quelques mots de bienvenue, et il me sembla que ma voix de petite fille l'amusait. Un sourire joyeux illumina son visage, découvrant une rangée de dents extrêmement blanches. Ce qui frappa le plus mon attention ce fut son front large encadré de boucles de cheveux châains. Je me rendis compte, alors qu'il me voyait à peine. »

Victoria joue pour lui des œuvres au piano : « je ne ressentais aucune nervosité, car de toute évidence le jeune compositeur appréciait mes interprétations. » Très vite, Joaquín Rodrigo l'invite à la première de ses *Cinq pièces enfantines* au Théâtre des Champs-Élysées : « je m'approchai de lui, timidement, et quelle ne fut pas ma surprise de le voir, en entendant ma voix, se retourner vers moi, les mains tendues. Son visage reflétait une immense joie, pendant qu'il me remerciait d'avoir assisté au concert. »

Une idylle naît de cette rencontre autour d'une commune passion pour la musique. Passion qui écarte tout sur son passage : la cécité de Joaquín Rodrigo, séquelle d'une attaque de diphtérie, l'opposition des parents de Victoria, une situation financière très précaire qui les contraint à de douloureuses séparations, les convulsions politiques des années 1930. Chaque séparation donnée pour définitive est une épreuve qui consolide leurs liens. En janvier 1933, convaincus que la vie l'un sans l'autre n'a pas de sens, ils se marient envers et contre tout.

La situation professionnelle et financière de Joaquín Rodrigo demeure très incertaine. Grâce au dévouement de Victoria qui fait campagne pour lui, il obtient en 1935 une bourse de l'Académie des Beaux-Arts de Madrid. Le répit sera de courte durée. Au printemps 1936, le couple part

en séjour d'études à Baden-Baden. Peu de temps après éclate la guerre civile en Espagne. La bourse d'études est supprimée et Joaquín et Victoria se retrouvent à nouveau sans ressources.

Ici il faut ouvrir une parenthèse. Toute la vie de Victoria Kamhi se déroule sous le signe de la musique aux côtés de son mari dont elle devient la muse, l'imprésario, la compagne de tous les instants. Certes, elle perçoit le cours tragique des années 1930, mais seul compte en définitive la protection qu'elle peut apporter à Joaquín. On pourra ressentir une certaine gêne en lisant son regret de ne pouvoir assister aux Jeux olympiques de Munich ou sa décision de rallier le gouvernement franquiste de Burgos. Ce choix leur permet de prolonger leur séjour en Allemagne où ils ont trouvé un modeste emploi à l'Institut pour aveugles. Il se révélera déterminant pour la suite.

En 1938, le couple regagne la France. Pendant l'hiver, en plein dénuement, Joaquín compose deux mouvements de ce qui deviendra le *Concerto d'Aranjuez*. L'œuvre est empreinte de la nostalgie des jours heureux. Au milieu des privations, Victoria accouche d'un enfant sans vie. Le couple traverse alors le moment le plus difficile de son existence.

Quelques mois plus tard, en 1939, comme l'écrit ingénument Victoria Kamhi, « on commença à avoir de meilleures nouvelles d'Espagne ». Alors que la guerre civile prend fin, Joaquín se voit offrir par Manuel de Falla un poste d'enseignant à l'université de Séville, puis un poste de conseiller musical à la radio nationale d'Espagne. Pour échapper à la situation politique de plus en plus inquiétante en France, ils regagnent l'Espagne en août 1939. À Madrid, leur situation matérielle s'améliore sensiblement. Mais il y a surtout un avant et un après le *Concerto d'Aranjuez*. La première a lieu 9 novembre 1940 à Barcelone avec Regino Sainz de la Maza à la guitare et l'orchestre philharmonique de Barcelone sous la direction de César Mendoza Lasalle. La nouvelle œuvre suscite un formidable enthousiasme. Elle devient le symbole de la renaissance nationale.

À Madrid, Joaquín Rodrigo est porté en triomphe à travers les rues. Quelque temps plus tard naît Cécilia, la fille unique du couple. Elle est baptisée en février 1941. Alors que le couple peut enfin souffler, la mère et la sœur de Victoria vivent toujours cachées en France à Mirmande où elles échapperont aux rafles.

On s'attardera moins sur la dernière partie du livre qui est une chronique des tournées et des honneurs qui accompagnent la carrière de Joaquín Rodrigo. Le *Concerto d'Arajuez* a rendu mondialement célèbre son compositeur et fait presque oublier ses autres œuvres⁴. On retiendra surtout les récitals donnés en Turquie et en Israël où Victoria retrouve certains membres de sa famille.

En l'espace d'une génération, la petite-fille du très pieux Rafael Kamhi s'est intégrée non seulement au monde musical mais à la bonne société espagnole. Beaucoup d'autres mémoires judéo-espagnols de cette période témoignent de la rapidité de cette assimilation. Dans un monde où il ne fait pas bon être juif et où priment d'autres impératifs, cela est sans doute compréhensible. Pour nous, lecteurs de 2015, le silence dont s'entoure cette disparition est douloureux et nous guettons les signes d'un regret pour ce monde que l'on oublie un peu trop facilement.

Les mémoires de Victoria Kamhi ont été adaptées sous la forme d'un spectacle musical *Hacia la luz* en 2014 par le metteur en scène Alex Riuz Pastor. En 2013, un parcours théâtral a été présenté au théâtre de l'Opprimé à Paris et un double album discographique (espagnol et français) est en préparation par le label MAP.

La rédaction remercie vivement Cécilia Rodrigo, fille de Victoria et Joaquín Rodrigo pour les photographies illustrant cet article.



**Main dans la Main
avec Joaquín Rodrigo.
L'histoire de notre vie.**
Victoria Kamhi
(traduction de l'espagnol
par Cristina Delume).

L'Harmattan. 2004.
ISBN : 2-7475-7284-6

4. Parmi lesquelles *Deux chansons sefaradies du XV^e siècle* (les romances *Matalo estaba el hijo del rey* et *El rey que mucho madruga*) pour chœur mixte ainsi que *Quatre chansons sefardies* pour voix et piano dont les thèmes lui ont été proposés par le philologue Ramón Menéndez Pidal.

Sabine Borowski Tepper

El kantoniko djudyo

Djudyo, la langue retrouvée

Assise dans la médiathèque, mes yeux errent sur les livres et les revues exposés. De là où je suis je ne peux pas lire les titres, ni reconnaître les revues que, pour la plupart, je ne connais pas.

Là, juste en face de moi, une première de couverture : « Kaminando y Avlando » et le visage rayonnant et souriant d'une belle jeune femme brune. « En marchant et en parlant ».

Cette expression m'est familière, ne pas rester immobile, en marchant viendra la solution. C'est toute la partie salonicienne de ma famille qui remonte à ma mémoire.

Cette marche, elle a commencé pour moi il y a déjà quelques années...

Batyam (Israël) : avril 2002

La place est légèrement chauffée par le soleil du matin. C'est une large place, le sol est fait de sable et surtout de poussière. Quelques arbres apportent l'ombre. Il y a des bancs et un bac à sable. Tout

autour, des rues peu passantes et des maisons de trois ou quatre étages posées sur des pilotis. Ce sont des quartiers construits rapidement dans les années 1950 ou 1960.

Des enfants jouent silencieusement. On entend à peine leurs petits éclats de rire quand leur pâte de sable est réussie.

Deux petits vieux sur un banc, appuyés sur leur canne, devisent doucement en se faisant des mimiques.

Ils ont des gestes, des mouvements de la tête ou du corps qui me semblent familiers et je peux comprendre ce langage. En particulier ce léger mouvement de la tête du bas vers le haut et qui se termine quand la tête reprend sa place. Eh bien ça veut dire : « non, je ne suis pas d'accord. » Je le sais. Mon grand-père faisait ce mouvement pour montrer sa désapprobation et aucun des petits-enfants autour de la table n'aurait désobéi.

Ce matin nous avons décidé d'aller à pied jusqu'à la plage. On s'est un peu égaré dans les rues et en arrivant devant cette place, on ne sait plus : À droite ? À gauche ? Tout droit ?

On est à Batyam (« fille de la mer » en hébreu), la mer doit être proche mais on ne la voit pas.

Deux femmes semblent sorties tout droit de leur cuisine. Elles bavardent, je n'entends qu'elles.

Sans raison apparente nos pas se dirigent vers elles. Elles sont debout, dans un coin de la place, vêtues de ces tabliers à carreaux très laids que portent les vieilles pour faire leur ménage et qu'elles finissent par garder toute la journée. Comme si le ménage c'était tout le temps...

Les jupes dépassent plus ou moins, un petit bout de combinaison aussi ; sur leur tête, des fichus sans couleur définie.

Plus je m'approche d'elles et plus j'ai l'impression d'être en terrain connu.

Une histoire ancienne, peut-être de l'enfance et peut-être même d'avant encore.

Je n'entends pas ce qu'elles disent et d'ailleurs je ne m'attends pas à comprendre.

Elles ne parlent pas français, ça c'est certain.

Comment est-ce que je peux me sentir comme dans un endroit familier alors que je suis à des milliers de kilomètres de chez moi ?

Et cette sensation d'étrangeté ?

J'imagine que si je voyageais dans le temps tout en restant à la même place, je ressentirais la même sensation. Tout est pareil et tout est différent.

Le décor est planté, la place est là qui s'étend devant mes yeux et si je m'approche, et que j'y regarde plus attentivement, il y a là un couple et la femme, c'est moi.

Je suis un anachronisme et en même temps je suis à ma place.

À ce moment une vague d'émotion me submerge. Une sensation douce et triste comme la nostalgie.

Je ne la réprime pas, je l'accepte et même je la partage avec mon compagnon : « c'est ma grand-mère, ces femmes parlent comme ma grand-mère » dis-je les larmes aux yeux.

L'air est paisible, tout ce décor invite à la réconciliation et je me laisse glisser doucement dans cet instant, sans rien tenir.

Je voudrais que ce moment dure juste un peu plus longtemps. Mais déjà je me ressaisis, je comprends, c'est cette langue que j'entends. La langue de ma grand-mère. Elle m'enveloppe, elle chante « chiquitika, hanum, bouyroun, Rosika... »

J'ai tellement envie d'entendre encore ces femmes qui, sans s'en rendre compte, me font un si grand cadeau !

Alors je m'approche et avec mon espagnol castillan moderne je demande : « de que lado se encuentra el mar ? » (« de quel côté est la mer ? »)

Je veux juste les entendre me parler.

Mais elles me répondent trop vite et le charme est rompu.

Il ne me reste que cette musique dans la tête qui commence à tracer son sillon.

Comment ai-je accepté pendant de si longues années de me couper de cette moitié orientale, levantine, de mes origines ?

Bien sûr j'ai toujours su que j'avais une double origine, mais peut-être parce que mon patronyme a une consonance polonaise, j'ai toujours été considérée comme ashkénaze.

Ma mère, née à Salonique, s'était mise à la cuisine yiddish sans doute pour satisfaire les goûts culinaires de mon père. Mais aussi pour être acceptée dans cette famille et pour le consoler de la perte de sa mère et de ses petits frères et sœurs dans la grande tuerie de la guerre.

Finalement, ma mère ne s'en était pas si mal sortie. Elle avait son père, sa mère, son frère et ses deux sœurs, ils étaient restés vivants.

Mes parents habitaient la même rue. Ils s'étaient connus tout de suite après la guerre et s'étaient mariés très vite. C'est Luna la mère de ma mère qui avait poussé à cette union rapide : « il est orphelin de mère, il a besoin de quelqu'un qui s'occupe de lui. »

Alors ma mère s'était occupée de lui.

Quand ils m'ont mise au monde, ils ont continué dans cette lignée. Ils m'ont donné le prénom

de la plus jeune sœur de mon père, faisant de moi l'homonyme de cette enfant assassinée.

Mais ma mère y avait adjoint un second prénom à consonance espagnole et à la mode à cette époque, « Lydia », c'était sa marque à elle. Je n'ai jusqu'à ce jour, jamais utilisé ce prénom.

Quand mon père avait présenté sa fiancée à sa famille survivante, mon grand-père s'était étonné qu'une femme juive ne parle pas yiddish. Si en plus elle ne savait pas cuisiner la carpe farcie, on n'y comprenait plus rien.

Alors elle avait appris auprès de ma tante, la sœur aînée de mon père. Il faut dire que malgré son apparente soumission elle avait toujours su résister.

Elle y mettait son grain de sel en quelque sorte, dans cette cuisine. Quelques raisins secs par-ci, de la tomate par-là, elle avait fini par créer une spécialité culinaire savoureuse qui mélangeait hardiment les deux cultures.

Quand il était fâché, mon père savait lui dire que ça ne ressemblait à rien et en tout cas pas à la cuisine de chez lui. Mon père n'évoquait jamais sa mère.

Quand il n'était plus en colère, il reconnaissait, avec l'ensemble de la famille d'ailleurs, que ma mère était une très bonne cuisinière et que ses plats avaient un goût unique.

Si ma mère considérait que ses origines grecques étaient pour elle un socle, elle n'imposait pas pour autant ses goûts, ses valeurs, son folklore.

Il y avait les Ashkénazes, puis plus tard sont arrivés les Juifs d'Afrique du Nord, les Sépharades. Les Juifs grecs ou turcs, qui étaient eux aussi sépharades, se sont trouvés en minorité au milieu de ces deux groupes dominants.

Mes grands-parents, Salamon et Luna, formaient une famille orientale plutôt traditionnelle. Ils avaient été mariés par la famille ; ils étaient cousins germains.

Salamon s'occupait de tout ce qui concernait l'extérieur, tenait sa minuscule boutique rue du Temple, faisait les courses. Luna s'occupait de l'intérieur, cuisine, couture, enfants.

Quand ils étaient arrivés en France, fin des années 1920, bien que tous fussent polyglottes, mon grand-père avait décidé que le français serait la seule langue parlée désormais.

Si bien qu'à la fin de sa vie, même en sortant très peu, ma grand-mère lisait et parlait un très bon français. Jamais en notre présence je ne les ai entendus avoir une conversation en judéo-espagnol. C'était pourtant leur langue maternelle, à tous deux. Peut-être utilisaient-ils cette langue quand nous n'étions pas là, dans l'intimité.

Ils avaient choisi la France !

Mon grand-père avait beaucoup voyagé pour ses affaires. Il avait été commercial pour l'entreprise de tissus de son oncle (le père de Luna). Il parlait le turc, le grec, l'anglais, l'italien et un peu d'allemand, je crois. Sans oublier le judéo-espagnol et bien sûr le français. Il lisait également l'hébreu.

Leur français, à l'accent traînant un peu sur les r, était parfois agrémenté de quelques expressions dites intraduisibles...

Il y avait les insultes ultimes : « ijo de mamzer ! » (« fils de bâtard ! ») qui gardait tout son charme quand il était adressé à son propre fils désobéissant.

« La boka le va komo el kulo de la vaka ». (« Ils ont la bouche comme le cul d'une vache »).

Il y avait les petits mots d'affection : *ijamia*, *keriditamia*, *hanumika*...

La cuisine : *el pastel de kejo*, *las roskitas*, *los bumuelos*...

Les petits mots qui se glissaient là, le « ke haber ? » qui nous accueillait (comment ça va ?), auquel il fallait répondre soit : « todo bueno » (« tout va bien »), soit « komo la vava » (« comme la grand-mère »), c'est-à-dire que ça pourrait aller mieux.

Ou bien, si on voulait que la conversation s'arrête là, pour le moment, on employait l'expression « kaminando i avlando »... on verra bien ce qui se passera en faisant...

Ou bien, on traitait l'autre d'« avlastine ! » (« bavard impénitent »), mais cette expression-là était familiale je crois, je ne l'ai jamais retrouvée ailleurs.



Paris 1945.
Restaurant
l'Istanbul, 17 rue
Popincourt
dans le 11^{ème}
arrondissement.
Il était tenu par
la famille Behar,
apparentée à
Sabine Tepper.
De gauche à
droite : Conorte
Behar, M. Hadjes,
Melle Lucienne.
Dans le
médaillon,
Jacques Behar
dit Bohor
Behar, premier
propriétaire.

Collection Mémoire
juive de Paris.
Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.

Et tant d'autres qui ne me reviennent plus maintenant, mais qui, je le sais, sont en sommeil quelque part dans mon cœur.

C'est grâce à cela que la langue maternelle de ma mère ne m'est pas complètement inconnue et qu'elle chante encore à mes oreilles.

Est-ce la forme que prend la résistance devant les risques de disparition ?

Comme des raisins secs dans le gâteau au fromage qui, comme chacun le sait, n'en contient pas !

Mais qu'est-ce que chacun sait ?

Chacun sait des évidences différentes et du coup le monde de chacun est différent.

Je me souviens, petite fille regardant alternativement mon père et ma mère s'affronter sur leurs évidences : « chez moi c'est comme ci ! », « mais chez moi c'est comme ça ! » J'essayais de me construire un chez nous.

Qui est-ce que tu préfères, ton père ou ta mère ?

Cette question si embarrassante et absurde posée à un enfant, ne pouvait que me laisser paralysée et muette.

Aujourd'hui, ma mère n'est plus de ce monde.

Son frère, l'oncle Jo, le seul survivant de cette famille, m'a invitée à récupérer une partie de sa bibliothèque en judéo-espagnol, j'y ai trouvé des pépites.

Quand j'ai recherché un conte à dire, tout naturellement je me suis tournée vers des recueils de contes originaires du Levant.

Mais qu'est-ce qui me pousse ?

Comment, venant de l'intérieur de moi, une force mystérieuse qui a résisté, tapie dans l'ombre, a fini par guider mes pas ?

Jusqu'où cela va-t-il me mener ?

L'étape suivante je viens de la franchir.

« Allo ! Aki Estamos ?¹

Où et quand commencent les cours de judéo-espagnol ? »

On est jeudi, il est 14 h 30 et je pousse la porte de cette petite salle où se sont réunies une dizaine de personnes.

Dans l'expression et le regard de chacun je cherche la partie de mon miroir fendu en deux.

1. association
judéo-espagnole et
dont l'appellation
signifie : « Nous
sommes ici ».

Ken fueron los primeros Djudios?

Qui furent les premiers juifs ?

Kontado por Judit Hadjes – 1980
In Kuentos del Folklor de la Famiya
Djudeo-Espanyola de Matilda Koén-Sarano,
Kana éditeur, Jérusalem, 1986.

Al tiempo del Sultan, en Estanbol, tenian entrada a su palasio los shefes de todas las relijiones. Un dia ke estavan ayi el Gran Rabino i un Rabino de los Karaitas, les demando el rey ken fueron los primeros Djudios. El Gran Rabino disho: « Mozotros! », i el Karaita disho tambien: « Mozotros! », i ansi estuvieron diskutiendo entre eyos. Allora el rey disho al Gran Rabino: « Yo kero ke me des la prova de esto! Te do tiempo para pensar! »

Kuando el Gran Rabino salio del palasio, se dio las manos en la kavesa dezesperado, no saviendo komo iba poder provar esto. Entonses empeso a yamar al puevlo djudio, para ke serraran las butikas i fueran todos al Kal, para azer taanit i tefillot, i demandaran al Dio ke los akklarara i los ayudara a topar la repuesta.

El Gran Rabino avia demandado del rey un mes de tiempo, ma malgrado todas las oraciones, los dias estavan pasando, i no se estava topando solusion, i el puevlo ya estava kansado.

Un dia ke el Gran Rabino estava kaminando por la kay muy triste, se enkontro kon un ombre de la mas basha sociedad, ke estava arrankando i kaminando kon un pan debasho del braso. Kuando el vido al Gran Rabino, le disho: « Ke ay, sinyor haham? Porke no mos desha en paz? Ke kere de mozotros, todos los dias ayuno i tefillot? »

À l'époque où il y avait un Sultan à Istanbul, tous les chefs religieux avaient leurs entrées dans son palais. Un jour où se trouvaient là le grand rabbin et un rabbin des Karaïtes, le roi leur demanda qui furent les premiers juifs. Le grand rabbin dit: « Nous autres! » Et celui des Karaïtes dit également: « Nous autres! » Et ils se mirent ainsi à discuter entre eux. Alors le roi dit au grand rabbin: « Je veux que tu me donnes la preuve de cela! Je te donne du temps pour réfléchir! »

Quand le grand rabbin sortit du palais, il se frappa la tête avec les mains, désespéré, ne sachant pas comment il allait pouvoir prouver cela. Alors il commença à convoquer les Juifs pour qu'ils ferment les boutiques et se rendent tous à la synagogue pour jeûner et prier et demander à Dieu qu'Il les éclaire et les aide à trouver la réponse.

Le grand rabbin avait demandé un délai d'un mois, mais malgré toutes les prières, les jours passaient et aucune solution ne se présentait, et les Juifs se fatiguaient déjà.

Un jour où le grand rabbin marchait dans la rue tristement, il rencontra un homme de la plus basse condition qui avait l'air tourmenté et marchait un pain sous le bras. Quand il vit le grand rabbin, il lui dit: « Que se passe-t-il, Monsieur le Rabbin? Pourquoi

Le respondio el Gran Rabino: « Badi¹ (este era el nombre del vagabondo), toda la nasyon esta en peligro i tu no saves nada? »

« Konteme a mi lo ke se esta pasando! » disho Badi.

El Gran Rabino le konto lo ke se pasava i le disho ke si no se topava la repuesta para el Sultan, los Djudios podrian pagar kon la vida.

« Esto es todo? » disho Badi, « No se preokupe, sinyor haham. Venga a bushkarme a mi el dia fiksado, i yo dare la repuesta! ». El Gran Rabino no estava muy konvensido, ma penso ke podia ser ke el Dio le avia mandado a Eliau Anavi, en forma de este ombre, i dechizo de esperar.

Kuando yego el dia fiksado, el Gran Rabino se fue a bushkar a Badi, ke vino mal vistido i kon los kalsados rotos, i de este modo se fueron al palasio.

Ya se save ke kuando se entra en algunos lugares de los Musulmanes ay ke kitarase los kalsados, i esto izo el Gran Rabino, mientras ke Badi tomo los suyos i se los ato a la sintura kon una kuedrisika. El Gran Rabino lo miro kon kuriozidad, ma no disho nada, kuando entraron en el salon, ke estava yeno de djente i en el kual se topava tambien el Karaita.

El Gran Rabino saludo al rey i le disho: « Yo demandi un mes de tiempo, porke keria topar a este ombre, ke es de los mas ordinarios de nuestro puevlo, i es el ke le va dar la prova de ken son los primeros Djudios. »

El rey miro a Badi i le disho: « Antes de empesar, kero ke me eksplikese una koza. Todos los ke entran aki, deshan los kalsados afuera, i tu te los atates en esta forma. Porke? »

Badi izo una reverensia i disho: « Esto mizmo es lo ke vengo a provar! Kuando los Djudios resivieron la Ley en el Monte Sinay, suvieron todos deskalsos, deshando los kalsados abasho. Kuando abasharon kon las Tavlas de la Ley, no toparon mas los kalsados, porke los Karaitas se los avian rovad! »

Entonses salto de su lugar el Rabino Karaita indinyado, diziendo: « Ya avia Karaitas en akel tiempo? »

La repuesta ya estava dada!

ne nous laissez-vous pas en paix? Que nous voulez-vous pour nous faire jeûner et prier tous les jours?»

Le grand rabbin lui répondit: « Badi (c'était le nom du vagabond), toute la Nation est en danger et tu ne sais rien? »

« Racontez-moi ce qui se passe! » dit Badi.

Le grand rabbin lui raconta ce qui se passait et lui dit que si on ne trouvait pas la réponse pour le Sultan, les Juifs pourraient payer de leur vie.

« C'est tout? » dit Badi « Ne vous inquiétez pas, Monsieur le Rabbin. Venez me chercher le jour venu et je donnerai la réponse! » Le grand rabbin n'était pas très convaincu, mais il pensa que cela pourrait être Dieu qui lui avait envoyé le prophète Elie sous la forme de cet homme et il décida d'attendre.

Quand le jour venu arriva, le grand rabbin alla chercher Badi qui vint mal vêtu et les chaussures trouées, et de cette façon ils allèrent au palais.

Tout le monde sait que, quand on entre dans un lieu musulman, il faut enlever ses chaussures. C'est ce que fit le grand rabbin alors que Badi prit les siennes et se les attacha à la ceinture avec une cordelette. Le grand rabbin le regarda avec curiosité, mais ne dit rien quand ils entrèrent dans le salon qui était plein de monde et dans lequel se trouvait aussi le Karaïte.

Le grand rabbin salua le roi et lui dit: « J'ai demandé un délai d'un mois, car je voulais trouver cet homme qui est parmi les plus simples de notre peuple, et c'est lui qui va vous donner la preuve de qui sont les premiers Juifs. »

Le roi regarda Badi et lui dit: « Avant de commencer, je veux que tu m'expliques une chose. Tous ceux qui sont entrés ici ont laissé leurs chaussures dehors et toi tu les as attachées de cette façon. Pourquoi? »

Badi fit une révérence et dit: « C'est cela même que je viens prouver! Quand les Juifs ont reçu la Loi sur le Mont Sinaï, ils sont tous montés déchaussés, en laissant les chaussures en bas. Quand ils sont redescendus avec les Tables de la Loi, ils n'ont plus trouvé les chaussures car les Karaïtes les leurs avaient volées! »

Alors le rabbin des Karaïtes bondit de sa place, indigné, en disant: « Il y avait déjà des Karaïtes à cette époque?! »

La réponse était donnée.

1. « Badi » : famoso alanyari (mendiant) djidio de Estanol.

Ariane Ego-Chevassu

Para meldar

Les incontournables de la littérature judéo-espagnole

Elias Canetti,
jeune écrivain
à Vienne.
Photo : DPA.



Avec cette chronique du premier tome des mémoires d'Elias Canetti nous inaugurons une rubrique consacrée aux livres de référence du monde judéo-espagnol. Il ne s'agit pas seulement des livres rédigés en judéo-espagnol mais de tous les textes connus ou moins connus qui, passés au filtre du temps, constituent des sources incontournables pour la connaissance de la culture sépharade. Ariane Ego-Chevassu nous invitera au fil des numéros à partager cette bibliothèque idéale et... forcément subjective.



La langue sauvée Histoire d'une jeunesse 1905-1921

Elias Canetti
Prix Nobel de Littérature
Traduit de l'allemand
par Bernard Kreiss

Les Grandes Traductions
Albin Michel, 1980
ISBN 2-226-15968-1

Publiée à Munich en 1977, l'édition originale de *La Langue sauvée 1905-1921* constitue le premier jalon d'*Histoire d'une vie* avec *Le Flambeau dans l'oreille 1921-1931* et *Jeux de regard 1931-1937* publiés chez Albin Michel. Cette autobiographie – si l'on peut qualifier ainsi ce texte – représente une part importante de l'œuvre d'Elias Canetti composée de journaux, carnets de notes, récits de voyages, essais et d'un roman, *Autodafé*, prémonitoire. Prix Nobel de Littérature en 1981, son œuvre est relativement mal connue en France. En témoigne l'échec de la publication de *Masse et puissance*, qui lui prit trente ans de sa vie, publiée par Pierre Nora chez Gallimard en 1966 et qu'ignorèrent les intellectuels français contemporains en raison de l'absence de références marxistes, freudiennes, althussériennes, foucaaldiennes en vigueur à cette époque.

La langue sauvée, c'est-à-dire l'allemand si cher à son cœur puisqu'il lui fut enseigné par sa mère dès ses jeunes années, est en effet une autobiographie, mais sa construction narrative interpelle par son découpage. L'on assiste ainsi au développement d'un très jeune enfant jusqu'à la fin de son adolescence dans un texte scandé d'étapes ponctuelles au fil de cinq grands chapitres. Un exemple : le premier d'entre eux, intitulé *Roustchouk 1905-1911*, comporte seize récits apparemment indépendants les uns des autres. Ce choix perdure tout au long de l'ouvrage et il a son importance puisqu'il sollicite l'activité du lecteur de manière particulière. C'est à celui-ci, en effet, de conjuguer les étapes – dans le temps comme dans l'espace – pour que se comprenne ce qui est à l'œuvre dans ce jeune destin personnel. On s'étonne de la précision des faits

et du vécu. L'énigme trouve sa réponse : Raphaël Sorin, éditeur et journaliste, et cousin d'Elias Canetti nous dit que c'est auprès de sa grand-mère, durant de longs entretiens, que l'auteur recueillait la matière biographique nécessaire en complément sans doute de ses propres « réminiscences ». La mise en forme de la trace reflète cette transmission familiale – d'où le récit séquencé – et aborde magnifiquement la vérité du souvenir qui devient ici littérature.

Roustchouk, ville bulgare séparée de la Roumanie toute proche par le Danube, et où naquit Elias Canetti en 1905, est le lieu où l'on pouvait entendre parler sept ou huit langues : « hormis les Bulgares, le plus souvent venus de la campagne, il y avait beaucoup de Turcs qui vivaient dans un quartier bien à eux, et, juste à côté, le quartier des sépharades espagnols, le nôtre. On rencontrait des Grecs, des Albanais, des Arméniens, des Tziganes. Les Roumains venaient de l'autre côté du Danube... Il y avait aussi des Russes, peu nombreux, il est vrai. » La position des Juifs sépharades « espagnols » ainsi qu'il les nomme, y est décrite comme un peu particulière, imprégnée d'une certaine mentalité espagnole : « les autres Juifs (les "Todescos" ou Askhenases) on les regardait de haut, avec un sentiment de naïve supériorité... Mais cette discrimination générale n'était pas la seule. À l'intérieur même de la communauté des sépharades espagnols, une place à part était faite aux "bonnes familles", c'est-à-dire à celles qui étaient riches depuis longtemps. »

Cette mentalité à part – illustrée par l'usage du pléonisme *sépharades espagnols* – a son importance dans la relation de l'enfant avec sa mère, personnage quasi central du récit. Exerçant sur lui une forte emprise jusqu'à son adolescence, issue d'une *buena familia* (les Arditti venus de Livourne et ayant conservé leur nationalité italienne) qu'elle est fière d'incarner, mais aussi littéralement nourrie des « littératures des différentes langues de culture qu'elle maîtrisait, elle ne trouvait nullement contradictoires ce désir d'universalité et l'orgueil familial dont elle était si intimement pénétrée. » Ce fut elle qui ouvrit chez son fils les portes de l'esprit.

Les lieux de cette prime enfance bulgare sont un ensemble traditionnel de trois bâtisses autour d'une cour-jardin et d'un verger que se partagent le grand-père Canetti, l'oncle et la tante maternels, les parents d'Elias et ses deux petits frères. Au centre, le puits, insuffisant pour toute la famille, qui faisait venir l'eau du Danube dans de gigantesques barils à dos de mulets. Plus loin, la maison du grand-père Arditti, maladif, jaloux du patriarche Canetti, et qui accueille l'enfant par la même question : « Qui préfères-tu, ton grand-père Arditti ou ton grand-père Canetti ? La réponse, il la connaissait car tous, grands comme petits, étaient épris de grand-père Canetti, tandis que lui, personne ne l'aimait... Je le regardais d'un air suppliant... Tous les deux, disais-je. Il levait alors un doigt menaçant et s'écriait : Falsu – Hypocrite ! Pour me consoler, ma mère me conduisait dans le bagtsché¹, le verger avec les rosiers, derrière la maison... Elle cueillait quelques fruits... et le fait que personne ne devait rien savoir de ces fruits cueillis pendant le Sabbat, le fait que ma mère fit, par amour pour moi, quelque chose de défendu, cela devait effacer mon sentiment de culpabilité sur le chemin du retour... »

1. *bahçe* signifie jardin en turc.

Ce fut de haute lutte que les parents d'Elias Canetti parvinrent à faire accepter l'idée de leur mariage au grand-père Arditti, issu de l'une des plus anciennes et opulentes familles « sépharades espagnoles », et qui s'opposait au mariage de sa fille préférée avec le fils « d'un parvenu d'Andrinople. » Dans la maison de Roustchouk, le couple s'exprime en allemand – la langue du secret – pour évoquer entre eux le souvenir heureux de leurs années d'étudiants à Vienne, de leurs rencontres au Burgtheater quand tous deux rêvaient de devenir comédiens. L'enfant se sent exclu lorsqu'à cette occasion ils devisent allègrement. Il se dit qu'il doit s'agit « de choses merveilleuses qu'on ne pouvait exprimer que dans cette langue... Dès que j'étais seul, je débitais les phrases ou les mots isolés que j'avais assimilés... comme des formules magiques. »

Le jeune Elias pressent en 1911, il a 6 ans, que de grands événements familiaux se préparent. Dans la séquence fondatrice, *La malédiction*, on voit s'opposer violemment deux avenir, celui de ce couple pour lequel l'occasion rêvée d'échapper à l'étouffement de leur milieu familial se présente avec un départ pour Manchester et, et de l'autre, celui défendu par le patriarche Canetti, celui de la tradition. La lutte dura une demi-année : « Grand-père m'empoignait à chaque occasion dans la cour, me couvrait de baisers et pleurait à chaudes larmes, surtout s'il y avait quelqu'un pour le voir... Il voyait en sa belle-fille l'initiatrice de ce projet de départ... et pendant les mois que nous passâmes encore là, il la traita comme quantité négligeable... Quant à mon père qui devait encore aller à « l'affaire », il l'accabla de sa colère... Quand il vit qu'il n'arriverait à rien, il maudit solennellement son fils quelques jours avant le départ, dans la cour-jardin, en présence de tous les membres de la famille qui l'écoutèrent terrifiés. » Un an plus tard, le père si tendre, attentif et tant aimé – premier pourvoyeur de livres – tombait à 31 ans foudroyé par un arrêt cardiaque. Elias Canetti en sut les raisons par sa mère, beaucoup plus tard, dans une douloureuse et tardive confession.

De Manchester à Zurich en passant par Lausanne, Vienne, Munich, ce deuil propulse le futur écrivain dans une Europe menacée par la guerre. Il faut en retenir les effets sur la construction intellectuelle de l'enfant, puis de l'adolescent. En particulier l'apprentissage des langues : après le bulgare et l'espagnol, langues de l'enfance, (Elias Canetti n'utilise pas le terme de judéo-espagnol) il pratiquera l'anglais à Manchester, puis le français avec une nourrice, et enfin l'allemand à Vienne et Zurich avec son dialecte. Guidé par sa mère, à 10 ans il lira Shakespeare en anglais, Schiller en allemand.

En mai 1913, Mathilde Canetti quitte Manchester avec ses trois jeunes fils pour la Vienne impériale. Vienne, capitale de la civilisation austro-hongroise, carrefour de l'Europe intellec-

tuelle et artistique, l'*Apocalypse joyeuse* à la veille de la guerre. Le voyage se fit par étapes avec une première escale à Lausanne : « C'est à Lausanne, sous l'influence de ma mère, que je naquis à la langue allemande ; dans les douleurs qui précéderent cette deuxième naissance, je conçus la passion qui devait m'unir à l'une et à l'autre, je veux dire à la langue et à ma mère. Sans ces deux choses qui sont, en fait, une seule et même chose, le développement ultérieur de ma vie n'aurait aucun sens et resterait incompréhensible. » L'épisode, en effet, qui retrace le mois d'apprentissage de l'allemand par l'enfant est d'une rare violence. Et pourtant, la méthode « bornée... usant du sarcasme et de la torture mentale » utilisée par la mère, les lie à jamais, l'allemand devenant leur langue intime, réparant la perte de celui qui la partageait avec elle, « car son mariage était réellement issu de cette langue. »

La guerre et la santé de Mathilde les font quitter Vienne pour Munich et Zurich. Dans leur petit appartement, avant de s'agenouiller pour lire Goethe, Shakespeare, Strindberg jusque tard dans la nuit, elle donnait à lire Dickens à son fils. De ces lectures tardives, le temps aboli, le jeune Elias Canetti en fera une initiation à l'étude, à la vie : « J'apprenais sans arrêt et de toutes les manières possibles... ce qui arrivait à ma connaissance s'ancrait en moi, il y avait place pour tout... » Avec une grande exigence, puisque mère et fils confrontent passionnément leurs lectures, leurs visions du monde, leur aptitude à se faire comprendre : « Tu aimes parler avec moi et tu ne voudrais pas m'ennuyer. Cela exige beaucoup de connaissances. Je ne peux pas parler avec une tête creuse. Je dois pouvoir te prendre au sérieux », affirme-t-elle.

À Zurich, il développe un intérêt passionné pour ses professeurs suisses dans ce rapport aigu au savoir. En témoigne un extrait qui trouve un écho particulier aujourd'hui : « aussi bizarre que cela puisse paraître, la gratitude que j'éprouve envers eux, cinquante ans après, ne fait que croître encore d'année en année. Quant à ceux qui ne

m'ont appris que très peu de choses, ils sont restés si présents à mon esprit, en tant qu'hommes ou en tant que personnages, que je leur dois beaucoup. Ils sont les premiers représentants de cette humanité qui m'apparaîtra plus tard comme la substance du monde. »

Ce sont des années heureuses pour l'adolescent, désormais seul à la *villa Yalta*, à Zurich, sorte de cocon protecteur en l'absence de sa mère séjournant dans un sanatorium. Elias est en paix, réconcilié avec ses camarades de classe, libre d'apprendre, de contempler le lac à la fin du jour : « c'était un temps sans peur, un temps d'expansion personnelle... Il était impensable que cela prit jamais fin. » Ce paradis explosera en 1921, lors d'un des plus puissants dialogues entre cette femme de culture shakespearienne et son fils apprenti. Cette séquence nous laisse pantois, admiratifs et aptes à comprendre l'œuvre, dans son ensemble, de cet immense écrivain, pour lequel Zurich constituera pour toujours « le paradis perdu » et Vienne – où il mourut en 1994 – le « territoire de la langue sauvée ».

.....

Signalons le film de Jules-César Muracciole (2000) sur Elias Canetti, visible à la vidéothèque du MAHJ. Y sont abordées la personnalité de cet auteur et son adhésion - à son retour à Vienne dès 1924 - à la pensée de Karl Kraus* dont il vénéra l'indignation radicale, mais dont il se séparera plus tard profondément blessé.

*auteur de l'ouvrage *Les derniers jours de l'humanité*, Éditions Agone.



Istanbul, la Sépharade

Esther Benbassa

Cahiers Alberto Benveniste.
CNRS éditions. Décembre 2014.
ISBN 978-2-271-08326-5

Istanbul, la Sépharade réjouira tous ceux qui souhaitent – sur les traces de leurs ancêtres ou par simple curiosité – découvrir le passé juif d'Istanbul. En cela, il vient combler une lacune puisqu'il n'existe pas de guide un tant soit peu complet et synthétique proposant un tour d'horizon de la vie juive à Istanbul.

Les textes, d'un accès aisé, sont remarquablement illustrés par de nombreuses photos inédites de Jean-Louis Dudonney prises dans les années 1980. En introduction, l'auteur parcourt cinq siècles d'histoire sépharade. On saluera le sens de la précision et de la nuance qui s'en dégage. Un seul exemple pour s'en convaincre: lorsque qu'Esther Benbassa reprend les propos si souvent prêtés au Sultan Bajazet II à l'égard des Sépharades, elle rappelle que ces propos sont exclusivement tirés de sources juives et que les archives ottomanes sont muettes à sujet¹. L'intérêt bien compris de l'Empire ottoman – alors engagé dans une politique de déplacement forcé de populations – suffit à justifier l'accueil favorable réservé aux Juifs et peut se passer de toute considération charitable.

La présence juive à Constantinople est bien antérieure à l'arrivée des Juifs sépharades. Plusieurs quartiers de la ville byzantine sont connus pour avoir abrité des communautés juives notamment autour du port de Théodose et dans le quartier vénitien. Malgré leur arrivée tardive, les judéo-espagnols parviendront à imposer leurs usages et leur langue aux juifs hellénophones.

Un point d'histoire essentiel concerne l'organisation communautaire de l'Empire ottoman. La minorité juive n'y fait pas exception. Aux communautés d'exilés qui se regroupent suivant leurs villes d'origine succéderont avec le temps des communautés structurées autour d'un quartier ou par affinités socio-culturelles (*francos*, italiens, ashkénazes). Cette organisation permet aux Ottomans de ne traiter qu'avec des chefs légitimes et tenus pour responsables du paiement des impôts et garants de la loyauté de leurs membres.

Pratiquement tous les secteurs de la ville ont abrité des communautés juives. Il n'y a jamais eu de quartier clos (à l'exception des Karaïtes) et encore moins de ghettos. Plutôt que de quartiers juifs on devrait parler de quartiers à forte présence juive qui s'organisent autour de synagogues et de lieux de travail. La visite des sites juifs d'Istanbul s'apparente donc à un parcours à travers toute la ville et toutes ses strates historiques.

Au début du XX^e siècle, avec l'émergence de la Turquie moderne et la fin du modèle communautaire, les Juifs d'Istanbul ont été confrontés à des choix critiques. Si la république kémaliste a bien proposé une égalité formelle à tous les citoyens turcs – au prix de certains sacrifices, dont la langue – cette égalité ne s'est pas concrétisée dans les faits. Durant la Seconde Guerre mondiale, les minorités sont même victimes de spoliations. Dès lors, un fort courant migratoire voit le jour vers l'Occident puis, à partir de 1948, vers Israël; il a considérablement réduit la présence juive à Istanbul. Certains quartiers ne comptent plus qu'une présence juive symbolique (Balat, Kuzgundjuk, Kadiköy) et seuls quelques 17 000 Juifs seraient aujourd'hui enregistrés au rabinat.

Malgré ces obstacles, une partie de la communauté juive est parvenue à s'intégrer en se faisant la plus discrète possible. L'ascension sociale se traduit par une mobilité urbaine vers des quartiers aisés. En cela, la communauté juive épouse des mouvements propres à l'ensemble de la ville avec quelques spécificités.

La présence juive dans l'Archipel des Princes en est une. Ce lieu de villégiature estival demeure une réalité malgré les assauts du tourisme de masse. Chaque île abrite autant de petits clubs où les Juifs savourent un certain art de vivre ensemble. La vie juive est en effet inséparable de rites et de coutumes que l'on retrouve à toutes les étapes de la vie et qui sont autant d'occasions de sociabilité (cf. partie II chapitre III).

Le livre se clôt sur une note nostalgique. Le patrimoine juif semble parfois trop lourd à porter pour une communauté sur le déclin. Ceux qui voudront poursuivre ce parcours trouveront dans la monographie qu'a consacré Marie-Christine Varol à l'ancien quartier juif de Balat matière à une visite approfondie² et pour ceux qui souhaiteraient une vision très actuelle, l'étude de l'urbaniste et géographe Yoann Morvan offre un éclairage particulièrement intéressant³.

1. Cf. notamment les écrits de Gilles Veinstein, professeur au Collège de France à ce sujet.

2. Marie-Christine Bornes-Varol, *Balat, faubourg juif d'Istanbul*, Les éditions Isis, 1989.

3. Yoann Morvan, *Juifs d'Istanbul, territorialités d'une communauté entre recompositions et dislocations*, EchoGéo, 16, 2011.

Las komidas de las nonas



MOGADOS DE SUSAM

MOGADOS DE SÉSAME

À la mémoire de Rebeka Alberk

Les *mogados*, confiserie à base d'amandes et de sésame, sont traditionnellement préparés pour la fête de Chavouoth.

Recheta

Kozer el susam en un paelon a temperatura medyana asta ke tome una kolor dorada. Se puede tambien merkar tostado.

Lavar byen las almendras i echarlas en agua buyendo por 5 puntos.

Mundar las almendras en agua fria. Lavarlas otra ves, asekarlas kon ojas de papel i molerlas kon un moliniko.

Vaziyar l'asukar i la myel en una kacharola. Kuvrir kon agua. Mesklar i kozer asta ke se aga espeso. Para saver kuando kitar la kacharola del

fuego, echar una kucharika del churup arientro de un vazo de agua fria. Si el churup se aze kolor de kristal, esta pronto.

Adjuntar el susam i las almen-dras molidas. Mesklar bueno de nuevo asta ke se aga una masa.

Vazyar la masa sovre una tavla de mupak. Kon los dedos dar avagar avagar la forma de una kuedra de 2,5 cm de espeura. Kortar en biezo para dar forma de « losanges ».

Se puede guadrar en un kuti dos semanas o mas. Buen provecho !

Ingredientes

para 50 a 60 mogados

- 3 kupas de susam
- 3/4 de kupa de asukar
- 1/2 kupa de myel
- 1/2 kupa de almendras
- agua

Ingrédients

pour 50 à 60 pièces

- 3 tasses de graines de sésame
- 3/4 de tasse de sucre
- 1/2 tasse de miel
- 1/2 tasse d'amandes blanchies
- de l'eau

Préparation

Placer les graines de sésame dans une poêle non adhésive à température moyenne jusqu'à ce qu'elles prennent une teinte légèrement dorée.

On peut également les acheter déjà grillées.

Bien laver les amandes et les faire bouillir dans de l'eau pendant cinq minutes. Retirer les peaux sous l'eau froide. Laver les amandes une nouvelle fois, les sécher avec un papier absorbant et les moulin avec un moulin.

Verser le miel et le sucre dans une casserole. Couvrir d'eau et mélanger sur le feu jusqu'à ce que le sucre ait fondu et

que le sirop formé soit épais. Pour vérifier qu'il est prêt, jeter le contenu d'une cuillère de sirop dans un verre d'eau froide. Si le sirop devient transparent, c'est qu'il est prêt. Retirer alors la casserole du feu.

Ajouter les graines de sésame et les amandes moulues et bien mélanger le tout pour former une pâte. Verser celle-ci sur un plan de travail. Former des cordons d'environ

2,5 cm de diamètre en roulant délicatement les morceaux de pâte avec les doigts. Une fois refroidis, couper les cordons de pâte en biais pour donner aux morceaux une forme de losange.

D'après Lina Eskinazi, Ester Antebi, Ora K. Gürkan, Nüket Franco, Sara Enriquez, V. Jinet Sidi Sarfati. *Izmir Sephardic Cuisine with its lost and existing 100 recipes.* 2012 – Etki Printing Publishing co. Izmir.

Aki Estamos

h L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication
Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef
François Azar

Ont participé à ce numéro
Laurence Abensur-Hazan,
François Azar, Sabine Borowski
Tepper, Corinne Deunailles,
Ariane Ego-Chevassu, Rafael
et Renato Kamhi, Matilda
Koen-Sarano, Jenny Laneurie-
Fresco, Sarah Sanchez.

Conception graphique
Sophie Blum

Image de couverture
Renato et Rachel Kamhi.
Photo collection Kamhi.

Impression
Caen Repro

ISSN
2259-3225

Abonnement (France et étranger)
1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif
Maison des Associations
Boîte n°6
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr
Tel: 06 98 52 15 15
www.sefaradinfo.org
www.lalettresepharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300030

Avril 2015
Tirage: 900 exemplaires

Aki Estamos, Les Amis de la Lettre Sépharade remercie La Lettre Sépharade
et les institutions suivantes de leur soutien

La Lettre
Sépharade

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIÉ

akadem
le campus numérique juif

MEDIATRANSPORTS

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

LA FONDATION
ROTHSCHILD
INSTITUT ALAIN
DE ROTHSCCHILD

Fondation
du Judaïsme
Français

Fédération
des
associations
sépharades
de France

Ministère de la Culture
et de la Communication